

TROISIÈME ANNÉE

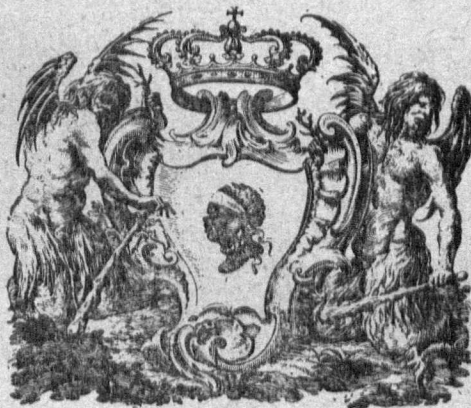


LA  
**REVUE de la CORSE**

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE  
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER  
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,  
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

SOMMAIRE DE LA 15<sup>e</sup> LIVRAISON

	PAGES
I. — LES POÈTES CORSES.	
<b>Lucciardi</b> (J. P.) : <i>U Martiriu di Santa Divota</i> , par M. Paul ARRIGHI (gravure).....	65
II. — ENIGMES HISTORIQUES.	
<i>Christophe Colomb et la Corse</i> , par M. Paul GRAZIANI (fin),	71
III. — ETUDES HISTORIQUES.	
<i>Fernand Colomb et les « Historie »</i> , par M. COLONNA de CESARI ROCCA.....	78
IV. — LES FAMILLES HISTORIQUES DE LA CORSE.	
<i>Les Giustiniani</i> , par M. Antonio GIUSTINIANI.....	81
V. — LES ROMANS CORSES.	
<b>Albertini</b> (Quilicus) : <i>Graziosa</i> , par M. J. CARABIN.....	83
VI. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE.	
<b>Bennet</b> (J. H.) : <i>La Corse et la Sardaigne</i> (un Docteur Anglais en Corse), par M. Paul CHAUVET.....	89
VII. — ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES.	
<i>Survivances linguistiques en Corse : Vanga et ses dérivés</i> , par M. C. I. FORSYTH MAJOR ( <i>Suite</i> ).....	91
VIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.	
<b>Castelli</b> (C.) : <i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'Abbé F. TROJANI, ( <i>fin</i> ).....	95
PARTIE ANNEXE : <i>Bibliographie de la Presse Corse</i> , (suite); <i>le marquis d'Ornano</i> ; <i>A lingua Cersa</i> ; <i>Nouvelles bibliographiques</i> ; (Millerand en Corse, un nouveau Guide de la Corse, Christophe Colomb à Gênes. L'« Illustration », l'« Indicateur de la Corse ». Les « Annales du midi », « le Matin », etc); <i>Questions Corses</i> ,	

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R. (Ambroise)**, Agrégé d'histoire et de géographie; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la *Société des Sciences*.  
**ARRIGHI (Paul)**, anc. élève de l'Ecole Normale Sup.; Agrégé de l'Université.  
**BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès-sciences; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.  
**BUSQUET (Jacques)**, Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.  
**CASTELNAU (Paul)**, Docteur ès-sciences; Géographe de la Corse.  
**CHUQUET (Arthur)**, Membre de l'*Institut*, professeur au *Collège de France*.  
**COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres; Historiographe de la Corse.  
**CHAUVET (Paul)**, Docteur ès-lettres; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.  
**COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université; Professeur de Première au lycée de Mulhouse, auteur d'Ouvrages sur la Corse.  
**FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université.  
**FORSYTH MAJOR (Docteur G. I.)** Membre de la *Société Royale de Londres*.  
**GRAZIANI (Paul)**, Elève dipl. de l'Ecole des Chartes; Archiviste de la Corse.  
**R. P. Dom. MARINI (Philippe)**, O. S. Bénédictin; Historien de la Corse.  
**MAURY (Ernest)**, Préparateur au Lycée de Nice; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.  
**NATALI (J.-B.)**, Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.  
**PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université; Prof. de Première au Lycée de Reims.  
**POLI (Xavier)**, Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.  
**SANTELLI (César)**, Professeur agrégé au Lycée de Metz.  
**SANTONI (François)**, Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.  
**VILLAT (Louis)**, Agrégé d'histoire et de géogr.; Auteur d'ouvrages sur la Corse; Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Echo de la Corse** (L'). Hebdomadaire et indépendant. Organe de la Colonie Corse à Toulon. Fondé en 1901, sous la direction de M. *Eugène Astima*.

**Echo de la Corse** (L'). Journal hebdomadaire politique et littéraire, fondé à Paris en 1903 par M. *Jean Ambrosini*. Format Jésus, 4 p. 5 col. Impr. Gainche, rue de Verneuil. 1<sup>er</sup> N° le 5 février 1903, ne parut que quatre fois. Fut ensuite remplacé par *La Ligue Corse*.

**Echo de la Fédération** (L'). Organe hebdomadaire de défense des intérêts des Mutilés, réformés, blessés, veuves et orphelins de la guerre. 1<sup>er</sup> N° le 1<sup>er</sup> Janvier 1919. Format Jésus, 4 p. à 5 col. Ajaccio, impr. spéciale.

**Echo de l'Union** (L'). Organe des réformés, blessés et combattants de la grande guerre, format raisin, 4 p. à 4 col. bi-mensuel, paru en 1919 à Bastia, Impr. Ollagnier.

**Eclairer** (L'). Journal républicain politique, littéraire et commercial, bi-hebdomadaire, fondé à Ajaccio en 1884 par *Charles Chiarisolo*; petit écu, 4 pages à 3 col. Impr. Massel. Après une longue suspension, il reparut de nouveau à Ajaccio, en Décembre 1910, sous la même direction.

**En avant** (L'). Journal politique, littéraire et hebdomadaire publié à Bastia en 1899.

**Eco Italiano** (L'). Organe Italien spécial fondé à Bastia en 1898, rédigé par des publicistes de la péninsule et destiné, selon sa déclaration, à tenir la colonie italienne au courant de ce qui se passe dans son pays.

**Ere Nouvelle** (L'). Ancien *Insulaire*. Publié à Bastia, en avril 1848, sous la direction de l'avocat *Arrighi*, format raisin, hebdomadaire 4 p. à 4 col. Impr. Fabiani. Devient en 1852 *L'observateur*, sous la direction de M. l'abbé *Rigo*.

**Espérance** (L'). Journal littéraire, hebdomadaire, qui parut à Ajaccio en Décembre 1903.

**Eveil de la Corse** (L'). Journal quotidien de grande information politique, économique, agricole et littéraire; succéda au *Colombo* et parut à Ajaccio, le 25 avril 1921, sous la direction de M. *Henri Omessa*. En format Jésus, sur 4 pages à 5 colonnes, le nouveau journal consacre une page aux actualités politiques et économiques, une aux informa-

tions régionales, une aux « dernières nouvelles du monde entier » et la quatrième aux annonces. Un an : 25 fr. le N° 10 cent. Imprimerie spéciale, 14, Cours Grandval à Ajaccio.

**Exploitation** (L'). Journal hebdomadaire fondé en Décembre 1892, à Ajaccio, par M. *E. de Susini*, dans le but de traiter de l'agriculture insulaire et de la création des chemin de fer corses.

**Feuille libre** (La). Organe hebdomadaire des revendications ouvrières, fondé à Ajaccio en 1899 par *Jean Pozzo-di-Borgo*. Après une interruption de quelques mois, la publication fut reprise en 1900.

**Fouet** (Le). Journal satirique hebdomadaire fondé à Ajaccio, en 1905, par MM. *Maggi Francois et Alessandri Jean*. Existence éphémère.

**Franc-Parler** (Le). Organe des bacheliers, publication mensuelle. N'eut que quelques numéros dont le premier à Ajaccio, le samedi 22 Novembre 1919.

**Fronde Ajacienne** (La). Journal politique et littéraire, hebdomadaire fondé à Ajaccio par Mlle *Catherine Franceschi*, poétesse corse. Format raisin 4 p. à 4 col. 1<sup>er</sup> N° le 27 Novembre 1904. Bastia, Impr. spéciale.

**Furesta** (A). Bulletin mensuel des syndicats du commerce des bois de Corse et des industries qui s'y rattachent. Direct. et rédac. en chef : *Louis Lanza*; format in-8 carré, 8 pages sous couvert, couleur. N° 1 en Novemb. 1921. Bastia impr. Piaggi, siège, 33, Boulevard Paoli à Bastia. Un an : 4 francs.

**Furet** (Le). Journal hebdomadaire, républicain et indépendant, fondé à Bastia en Janvier 1890 par M. *Augustin Lusinchi*; format raisin, 4 pages à 4 col. Impr. spéciale. Ne publia que quelques numéros. Reparu en janvier 1896.

**Gai Potache** (Le). Journal humoristique et littéraire, paraissant le dimanche. 1<sup>er</sup> Numéro le 2 février 1919. Rédigé par des étudiants, ce journal ne parut que 3 fois à Bastia, sur format petit écu, 4 pages à 3 colonnes. Impr. Ollagnier.

**Gazetta Corsa** (La). Publication hebdomadaire fondée par les Anglais pendant leur occupation. Elle eut 56 N°s allant de Septembre 1795 à Octobre 1796 et disparut aussitôt après leur départ. Son imprimeurs s'appelaient *Gesta* (Asuivre)

**ABONNEMENT, UN AN** : 8 fr. (C. Chèques-postaux n° 211-44). *Etranger* : 10 fr

## Le Marquis d'Ornano

L'un des plus notables parmi les Corses de Paris, s'intéressant toujours par son activité et sa contribution personnelle à toutes les œuvres en faveur de son pays, M. le marquis d'Ornano, est décédé le 17 avril dernier, dans son appartement du Cours-la-Reine.

Ce bon patriote Corse était, sans le paraître, dans sa soixante et onzième année quand il fut subitement enlevé à des occupations qu'il semblait devoir poursuivre pendant longtemps encore.

Dans l'affection profonde qu'il conservait pour la Corse, il accordait une place particulière au berceau de la famille d'Ornano, Sainte-Marie-Siché, où il avait construit un château et dont la coquette église, avec son horloge à quatre cadrans, avait été édifiée à ses frais.

C'est sur son instantane prière que nous avons publié, dans la dernière édition de *l'Indicateur de la Corse* (n° 38), la *Monographie de Sainte-Marie-Siché*, pour laquelle il nous avait apporté quelques photographies et qui, par une étrange fatalité, lui parvint juste la veille de sa mort.

Il y a près de vingt ans, il fut chargé, par le ministère des affaires étrangères d'une mission scientifique à Rome où il fit une étude approfondie des incidents survenus en 1662 entre la légion Corse et l'Ambassadeur de Louis XIV, le Duc de Créquy.

Il en publia les résultats dans un important ouvrage historique, intitulé : *La Corse Militaire*, paru en 1904.

Ce fort volume de 500 pages, en grand format in-8, débute par un résumé de l'histoire de la Corse et contient 12 planches dont la première est une excellente reproduction de la célèbre allégorie, peinte sur les murs du Vatican, où figurent ces mots fort souvent cités : « *Cyriorum fortia bello pectora* ». Il aimait parfois à venir s'informer, avec une amabilité parfaite, du sort de la *Revue de la Corse* et parler des ouvrages qu'il possédait et de ceux qu'il nous demandait de lui fournir.

Il avait, en effet, réuni une très intéressante collection de documents manuscrits et d'ouvrages sur la Corse, soigneusement reliés et méthodiquement classés et répertoriés, qu'il avait plaisir à montrer et qui doivent, nous dit-on, enrichir une bibliothèque publique.

Sa disparition soudaine fera un grand vide dans la colonie Corse de Paris et laissera des regrets chez tous ceux qui l'ont connu et ont pu apprécier son caractère droit et sympathique.

La *Revue de la Corse* dont il était un ami fidèle, conservera de lui un souvenir ému et adresse à sa veuve ainsi qu'à son frère, M Vincent d'Ornano, et à sa famille la sincère expression de ses bien vives condoléances.

## M. Millerand en Corse

A l'occasion du voyage de M. Millerand à l'île de Beauté, le poète régionaliste J.-B. Lucciardi a accordé sa lyre Corse pour lui souhaiter la bienvenue et lui présenter, après un poétique résumé de l'histoire Corse et des luttes pour l'indépendance, les doléances de son pays.

Il exprime sa grande confiance dans le Président tout en ajoutant : « Espérons qu'il ne fera pas comme tous ont fait ; ils nous ont couverts de fleurs... mais des fleurs qui ne donnent pas de fruits. Du progrès et du Bien être ils ne nous ont apporté que l'espérance ».

Mais il est plus précis en lui demandant : « que nos cours d'eau soient captés, nos plaines assainies, nos chataigneraies protégées, nos propriétés respectées. »

Ces 27 strophes de 6 vers corses forment une brochure in-8 avec la traduction en regard.

Notre éminent collaborateur, M. Paul Arrighi, a magistralement présenté au Président, en deux pages liminaires : « un de nos meilleurs bardes insulaires, « un de ceux qui nous ont le mieux inspiré à tous l'amour de notre belle « Corse ».

Puis il plaide chaleureusement la cause de la langue Corse et dans une poétique envolée, d'un superbe lyrisme, il remonte aux origines lointaines du « Verbe ancestral ».

... « Les pionniers de la civilisation antique, les porteurs du flambeau sacré, venus de la Verte Hellade ou du morne Latium, fils de la sage Athène ou nourrissons de la Louve belliqueuse, le front ceint de l'olivier du Parnasse ou du laurier du Capitole, allaient, guidés par le destin, confier au mystère de la forêt druidique la flamme divine reçue des mains crispées du Titan enchaîné. Sur leur longue route à travers les flots méditerranéens peuplés d'écueils et de Sirènes, ils trouveront une escale accueillante, un reposoir propice pour leur précieux fardeau ; ils connaîtront Cyrrène la Très-Belle avant d'aborder au rivage provençal ; ils salueront Cor-



« sica la Forte avant de parvenir aux « fatales murailles d'Alésia.

« De leur flambeau planté un moment « dans le sol Cyrnéen... est tombé une « étincelle imperissable d'énergie romaine et d'hellénique beauté. . flamme « qui se rallume au sein de la mer latine, radieuse comme un phare et « sacrée comme une lampe d'autel. »

Jamais acte d'amour ne fut plus solennel, jamais la langue corse ne connut dithyrambe plus sonore et plus poétique ! Souhaitons, sans oser l'espérer, que la néfaste et décevante politique laisse à M. Millerand le temps nécessaire pour connaître les aspirations de la Corse et apprécier l'élévation de pensées et la noblesse d'expression des deux lyriques cyrnéens.

### A Lingua Corsa

La langue corse ne fleurit pas seulement sur les bords du Golo et du Liamone, voici qu'elle envahit la Provence. Lucciardi voudrait-il conquérir le domaine de Mistral ?

On le dirait en lisant dans l'élégante revue niçoise, *L'aloes*, une poésie en langue corse : *Matinata Corsa*, dans laquelle M. Pierre Leca, en une centaine de vers du plus pur accent Cyrnéen, dépeint le charme d'une matinée dans l'île de Beauté et chante *L'anima di la Corsica*.

Mais si, suivant la maxime du poète, nous passons « du doux au sévère » nous remarquons un fait nouveau qui fera époque chez les membres de l'*Accademia Corsa*. Pour la première fois la langue corse apparaît dans un acte officiel. Ni Sampiero, dans sa correspondance, ni Paoli, dans ses innombrables lettres, même quand il s'adresse à des amis, corses comme lui, n'emploient le langage ancestral que notre savant collaborateur M. P. Arrighi, s'applique à codifier.

La langue de Maistrale et de Santu Casanova ne se retrouve ni dans les *Ceppi* des anciens notaires, ni dans les *paci* mettant fin à des vendettes entre familles, ni même dans le traité de paix qui termina la guerre entre deux quartiers de Sartène, la plus Corse des villes Corses.

D'autres pourront en discuter la raison, nous nous bornons à le remarquer en constatant, à l'avantage de la langue corse, son apparition, sous le préfectorat de M. Thomé, dans un document administratif.

Il s'agit de la circulaire aux maires relative à la maladie qui sévit actuellement sur les moutons corses, la *Distomatose*.

L'avis préfectoral énumère prudemment les noms corses variés par lesquels elle est désignée dans les divers dialectes du pays :

*Malizia* ou *Barbata* dans l'Arrondissement d'Ajaccio ;

*Malizia* dans la région Sartenaise ;

*Forbatula* dans le Niolo ;

*Cigala*, *Ciata* *Ciatola* dans l'arrondissement de Corte ;

*Puntura* à Calenzana ;

*Impuntatura* à Campile ;

*Finocchia* à Lama ;

*Goulaja* à Oletta ;

*Balachiu* à San Pietro-di-Tenda et dans la région de Bastia ;

*Ciatta* à la Porta ;

*Puntura* à Vescovato.

Les Vaugelas de la Préfecture de la Corse ont fait là une œuvre méritoire. Que ne peuvent-ils la renouveler pour un certain nombre de verbes et de mots principaux dont il est indispensable de coordonner le sens !

« Quand une langue possède tant de vocables pour un seul mot — dit *La Patrie Corse* — il faut la cultiver et faire connaître sa richesse ».

D'accord, mais n'y aurait-il pas un choix à faire dans cette abondance de synonymes ? Plus que jamais le besoin s'impose du dictionnaire qui devra être la pierre d'assise de la langue en reconstruction.

### Christophe Colomb à Gênes

A propos de la Conférence de Gênes, *l'Illustration* a parlé également de Christophe Colomb en citant l'article de M. Colonna paru dans notre *Revue*.

Calvi possède l'humble mesure en ruines que l'on appelle « la maison de Christophe Colomb » sans même qu'on puisse lui assigner un propriétaire.

Gênes peut montrer, avec une certitude historique inattaquable, la maison qu'habita, à partir du 1<sup>er</sup> Avril 1439, le père de Christophe Colomb, où il avait son atelier de tissand et où son fils passa son enfance et une partie de son adolescence ; malgré cette constatation on se contente de l'appeler « la maison paternelle ».

De judicieuses démolitions ont permis de dégager la façade et de mettre en évidence la partie authentique, c'est-à-dire le rez-de-chaussée et le 1<sup>er</sup> étage, soigneusement entretenus, surmontés d'une grande plaque avec les armes de la république génoise et supportant une énorme couronne. Notre grand journal illustré lui consacre une page entière qui est un véritable tableau.

## Nouvelles Bibliographiques

### Les Guides Hachette de la Corse

La maison Hachette vient de faire paraître, dans la collection des *Guides illustrés*, un nouveau guide de la Corse dont la rédaction est due, comme celle du précédent, à M. Philippe Leca.

Le premier de ces *Guides Hachette* de la Corse fut celui rédigé par Henri Boland dans la collection des Guides Joanne. Boland, à qui la ville d'Ajaccio a payé un juste tribut de reconnaissance en donnant son nom à une rue, — avait longuement fréquenté la Corse dont il était devenu un fanatique admirateur.

Il y a plus de vingt ans qu'il rédigea dans le format in-12 réduit plus tard au format in-16, un premier guide de la Corse qu'il augmenta régulièrement à chaque édition et qu'il enrichit d'une partie historique très appréciée. Avec l'ardeur d'une véritable âme corse il ne cessait de compléter, corriger, polir et perfectionner son œuvre de prédilection, qui devint ainsi tellement onéreuse que la maison Hachette y renonça après sa mort.

La dernière édition, parue en 1909, est la perfection du genre et peut être considérée comme le meilleur travail de cette nature qui ait été fait sur la Corse ; malheureusement elle est devenue très rare.

Dans son attachement pour tout ce qui touchait à la Corse, Boland avait remarqué les premières éditions de notre *Indicateur de la Corse* et quelques mois avant sa mort, il nous adressait spontanément ses félicitations pour la façon dont nous avions « comblé une lacune. »

La Maison Hachette remplaça alors le guide Boland par *La Corse illustrée*, très soigneusement établie, avec de nombreuses illustrations et selon un plan analogue, par M. Leca. Ce nouveau guide, du prix de 4 fr. contenait, dans un classement très pratique, une abondance de renseignements fort précieux pour le touriste.

Il s'y était glissé cependant quelques erreurs graves que l'on n'eut jamais rencontrées chez Boland. Il en est une particulièrement étourdissante que nous avons signalée dans notre *Indicateur de la Corse* de Juin 1914 sous le titre : *Nouvelle description du MONTE D'ORO à l'usage des touristes*. Et nous citons le passage : « Le Monte

d'Oro est une paroi rocheuse abrupte, perforée au centre de part en part. On voit très bien le ciel à travers l'ouverture ». (*La Corse illustrée*, page 77).

Se figure-t-on le touriste, placé sur la plateforme de la gare de Vizzavona d'où le coup d'œil sur le Monte d'Oro est splendide, cherchant à voir, guide en mains, le ciel au travers de la montagne neigeuse qui barre l'horizon ?

En admettant, ce qui semble étonnant, que l'auteur ne connaisse pas le Monte d'Oro, il était supposable qu'une erreur de cette taille, signalée par nous, par M. Ambrosi dans le *Bulletin de la Société des Sciences*, etc., ne réparait pas dans une édition ultérieure.

Or, cette description ultra-fantaisiste a été non pas enlevée dans le nouveau guide, mais *corrigée*. On ne voit plus le ciel à travers l'ouverture du Monte d'Oro, mais il est resté « une « paroi rocheuse abrupte, perforée au « centre de part en part » (Voir page 73).

Cette nouvelle édition des guides illustrés réunit sous le titre : *La Corse et l'île d'Elbe*, les deux îles bien qu'il soit à peuprès impraticable d'aller de l'une à l'autre. Elle contient 10 cartes, 3 plans et 66 gravures.

Nous avons déjà vu des acheteurs se plaindre de ce que ces 272 pages coûtent 10 frs. de même qu'ils avaient trouvé trop cher *Un mois en Corse* par Madame Célarié, également édité par la maison Hachette et coté 15 frs. Les éditeurs ont tort de croire que ces majorations sont indifférentes au public ; les nombreuses visites de touristes que nous recevons nous mettent à même de nous en rendre compte.

Néanmoins ce nouveau guide, très élégamment illustré et présenté dans un cartonnage pratique orné du portrait du sous-lieutenant Bonaparte, renferme une documentation considérable dont la recherche et l'excellente disposition font honneur à son auteur. Il contient d'innombrables renseignements pratiques et fort utiles, classés dans un ordre méthodique, qui le rendront précieux pour excursionner en Corse.

Il faut féliciter également la maison Hachette d'avoir allégé la publication de toute publicité encombrante. Nous l'approuvons d'autant plus que c'est le principe que nous avons appliqué dès le début à la *Revue de la Corse*.

### ***L'Indicateur-Guide-Clavel***

L'élévation du prix de toutes choses, depuis la guerre a sextuplé les frais d'impression des publications, vouées ainsi à un déficit certain si elles n'ont pas un tirage important.

Devant ces difficultés presque prohibitives, *L'Indicateur-Guide-Clavel* a dû espacer ses éditions régulières, ce qui ne s'était pas produit depuis *quatorze ans*, même pendant la guerre.

La 18<sup>me</sup> qui vient de paraître, pour l'Été 1922, comporte néanmoins des améliorations, avec un papier plus fort et 12 pages de plus, qui le maintiennent malgré son nouveau prix, parmi les moins chères des publications analogues.

En plus de *cinq* pages compactes de notices géographiques et économiques et des horaires et prix de tous les moyens de locomotions mis au courant des dernières modifications, l'*Indicateur-Clavel* contient les plans détaillés d'A-jaccio et de Bastia et huit cartes spéciales parmi lesquelles : la carte générale de la Corse, une des plus complètes ; celle de toutes les localités desservies par des services de transports publics, très profitable aux touristes économes ; celle des routes carrossables, indispensable aux automobilistes et cyclistes.

Cette édition publie la suite des *Régions touristiques de la Corse*, par M. L. Villat, comprenant les Régions de Bastia et du Fiumorbo ; plus neuf monographies illustrées, chacune par trois ou quatre photos. D'autres renseignements sur les hôtels, locations d'autos, de voitures, etc., complètent cette intéressante et instructive brochure expédiée franco moyennant 1 fr. 50 adressés à M. A. Clavel, élitour 43, rue St-Lazare à Paris, ou versés à son compte de chèques postaux N° 211. 44, (Seuls frais : 0,15 cent., moins cher qu'une lettre).

### ***La Corse pittoresque***

C'est sous ce titre que *l'Illustration* du 8 mai a fait connaître à ses lecteurs le pays auquel M. Millerand faisait une courte visite.

Quatre aquarelles de Georges Scott, reproduites avec la perfection que notre grand journal illustré apporte dans ses tirages en couleurs, représentent les *Calanches de Piana* et le *vieux port de Bastia au crépuscule*, puis, sur pages entières, une magnifique vue du *rocher de Nonza* et un tableau suggestif de *vieilles rues de Bastia*. Un texte fort intéressant accompagne ces reproductions artistiques.

Nous savons en outre qu'un numéro prochain sera consacré aux excursions de M. Millerand en Corse.

En même temps paraîtra également un numéro de *l'Illustration économique*, habilement dirigée par M. Parodi, qui s'occupera uniquement et entièrement de la Corse.

La date de l'apparition de ces deux publications, si spécialement intéressantes pour la Corse, ne nous permettra d'en parler que dans notre prochain numéro.

### ***La Chronique de la Corse***

Dans la très intéressante publication *Les Annales du Midi*, qui paraît à Toulouse et dont le secrétaire de la Rédaction est M. Galabert, archiviste de la ville, notre collaborateur M. L. Villat, vient de publier une très intéressante *Chronique de la Corse* divisée en plusieurs parties.

1<sup>o</sup> *L'organisation du travail scientifique*, dans laquelle il décrit les résultats obtenus par la Société des sciences de la Corse fondée par le Chanoine Letteron et les richesses des archives départementales savamment classées par le distingué archiviste M. Paul Graziani.

2<sup>o</sup> *Le Régionalisme Corse* où il montre le goût et l'utilité des études régionales en citant les travaux du Chanoine Ricci, archiprêtre de Calvi, de J.-B. Natali, P. Arrighi, Pierre Rocca, le R. P. Martini, Lucciardi, Casanova, etc.

3<sup>o</sup> *Les études corses hors de la Corse*, dans lesquelles, à commencer par Gregorovius, il cite les nombreux écrivains, auteurs et historiens qui se sont appliqués à l'étude captivante de ce pays où l'intérêt s'offre partout, que ce soit dans son histoire, ses mœurs, ses ressources sa langue propre, etc.

Nous avons constaté avec grand plaisir que dans cette chronique approfondie au point de former une étude complète des travaux de tous ceux qui se sont occupés de la Corse, M. L. Villat n'a pas oublié les efforts que notre modeste *Indicateur de la Corse*, a multipliés sans défaillance depuis *quatorze ans*, ni ceux que déploie courageusement depuis trois années, la *Revue de la Corse* admirablement secondée et soutenue, tout d'abord, par ses dévoués et infatigables collaborateurs auxquels en revient tout l'honneur.

Le montant du n° demandé comme specimen est déduit de l'abonnement,



## La Corse se meurt.

Sous ce titre émouvant le journal *Le Matin* a publié, le 21 avril dernier, en tête de sa première page, une lettre ouverte de M. de Moro Giafferi, député de la Corse, au Président de la République à la veille de son arrivée dans l'île.

C'est un plaidoyer très éloquent et aussi très alarmant en faveur d'une situation qui demande des solutions rapides : « Si la France ne vient pas à son secours, dit-il, l'île des cyprès ne sera bientôt plus qu'une nécropole ».

Parmi les multiples articles que le voyage de M. Millerand a inspirés dans tous les journaux, il n'en est pas un résumant d'une façon plus saisissante les tristesses d'un état de choses qui s'aggrave au lieu de s'améliorer.

Les exigences d'une mise en pages où l'on se heurte constamment à la difficulté de placer dans une colonne plus de lignes qu'elle n'en comporte occasionnent parfois de regrettables erreurs.

C'est ainsi que, dans la note concernant le Gala Corse de Paris, le metteur en pages a omis un alinéa indiquant que, dans la conférence par laquelle a été ouverte la première partie, l'éminent avocat, M. Campinchi, a maintenu ses auditeurs sous le charme de sa parole imagée, dans une séduisante et pittoresque description de la Corse, pendant toute la durée d'une causerie que l'on a vivement regretté de voir trop limitée.

Il est toujours bon de signaler les initiatives qui peuvent favoriser le tourisme en Corse, même quand elles sont inspirées par un intérêt particulier, ce qui est généralement le cas.

L'actif directeur de la *Société des Transports automobiles*, M. Lefèvre qui a été chargé de tous les services de transports pour l'entourage de M. Millerand et de l'organisation, avec le personnel de son *hôtel des Roches rouges*, du déjeuner offert au chef de l'Etat dans la forêt d'Aitone, vient de faire poser, dans les principales villes de la Côte d'Azur une affiche en chromo qui mérite une mention.

Très apparente avec son format de 1 mètre sur 70 cent. elle fait ressortir sur un fond bleu, représentant la mer, une carte de la Corse haute de 65 cent. qui ne manquera pas d'attirer les regards.

Cette carte, convenablement teintée, avec toutes les montagnes et les princi-

pales stations touristiques, est accompagnée d'une note engageant élégamment les touristes à ces confortables excursions comprenant les premières classes dans la traversée, les auto-cars de luxe et les premiers hôtels, moyennant 975 fr ; départ de Nice tous les vendredis ; une large ligne rouge montre les deux trajets maritimes *Nice Ajaccio* et *Bastia-Nice* et dessine ostensiblement la route à parcourir dans l'île.

Il est impossible d'inviter plus clairement et d'une façon plus engageante à une excursion qui tentera certainement, au grand profit de Cynros, beaucoup d'hivernants de la Côte d'azur.

## QUESTIONS CORSES

24. — Comment le nom d'une ville allemande a-t-il été adjoint à un nom Corse ?

« Antoni » est un nom assez répandu en Corse, mais j'ai été étonné de le rencontrer accompagné d'un autre nom qui nous rappelle une ville allemande : « Antoni de Lützenfeld ».

Est-ce un officier corse et comment expliquer l'adjonction d'un nom allemand ? Est-ce un officier Italien ? Serait-ce un souvenir du passage des troupes allemandes en Corse ?

CACCIATORE.

## Réponses

Le mouflon corse peut-il se reproduire en captivité ? (Q. n° 20).

Permettez-moi d'apporter une contribution à la réponse déjà faite sur les possibilités d'élevage et de reproduction du mouflon.

Non seulement le mouflon de Corse se reproduit en captivité, mais encore il s'accouple avec notre vulgaire mouton.

On peut voir tous les jours, en visitant le jardin des Plantes de Paris, quatre superbes hybrides de mouflon et de mouton. L'un de ces hybrides se rapproche beaucoup du type mouton.

Ce croisement ne saurait surprendre pour la raison que le mouflon est un mouton sauvage.

UN VÉTÉRAN.

NOTA. — Notre correspondant voudrait-il nous permettre de lui poser une autre question ? — Où et comment ce croisement a-t-il pu avoir lieu, car il y a nombre d'années qu'aucun mouflon Corse n'a été vu au jardin des Plantes ?



# REVUE DE LA CORSE

## HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

---

### LES POÈTES CORSES

---

#### LUCCIARDI (J.-P.): U Martiriu di Santa Divota.

---

Les Bollandistes, à la date du 27 janvier, racontent dans leur prose fraîche comme une enluminure médiévale la simple histoire de Dévote, émule corse de ces *dei votae*, de ces servantes du Seigneur dont St Jérôme, Tertullien et St Grégoire nous ont dit la vie édifiante. Ils parlent de « la bienheureuse servante du Christ qui, nuit et jour chantant des hymnes et des psaumes, appliquait aux lectures sacrées toute l'attention de son esprit et mortifiait son corps par des jeûnes. » Ils la montrent réfugiée à Mariana auprès du noble Eutychius quand le gouverneur Barbarus y fut envoyé pour déchristianiser la Corse ; ils disent son refus de sacrifier aux idoles païennes, et le martyre cruel qu'elle eut à subir, et le transport miraculeux de son corps à Monaco, sur une barque guidée par une colombe...

De nombreux chroniqueurs et écrivains religieux (Giulio Torino, Salvatore Vitali, Semidei, Ugo Colonna, Gigli, Canari et d'autres) ont repris et amplifié la légende sacrée sans en altérer les grandes lignes. — Le pieux récit a fourni à M. de Trenqualéon en 1896 le prétexte d'un voyage en Corse, au cours duquel il a recherché avec amour les traces du culte de Dévote à travers l'île natale (1).

Ce culte est ancien et très répandu. Le nom de Dévote est porté encore par de nombreuses femmes corses. Dans la partie septentrionale de l'île plusieurs églises possèdent soit un tableau soit une statue représentant la Vierge de Mariana. A Lucciana où certains auteurs prétendent qu'elle est née en 283 dans la famille Mariotti, un autel lui est consacré ; à Borgo, au lieu dit *Nepiticcia*, on montra à M. de Trenqualéon la « grotte de Ste Dévote » où elle aurait prié avec ses compagnes fuyant la persécution, comme il est dit dans les Actes. L'Eglise de St Jean-Baptiste de Bastia possède une relique de Ste Dévote obtenue par les Jésuites au XVII<sup>e</sup> siècle après des demandes réitérées adressées à Monaco. Au début du grand mouvement pour l'indépendance corse, les représentants de la nation à la Consulte de Bozio, le 15 mai 1731, décidèrent d'envoyer au Pape un délégué spécial pour lui demander de

---

(1) Monaco, *la Corse et Sainte Dévote*, Paris, Amat 1897. Voir Catal Bibliogr. colonne F.

proclamer Sainte Dévote patronne principale de l'île. Ce vœu, repris par le général Gaffori, défendu contre les attaques dont il fut l'objet de la part du promoteur de la foi par F. A. Gaffori, archiprêtre de Corte, fut renouvelé en 1760 par Pascal Paoli, comme en témoigne une lettre qu'il écrivait à son ami Rivarola, et que M. le Chanoine Ricci, archiprêtre de Calvi, a publiée avec un savant et précieux commentaire (1). Le Père de la Patrie voulait que les armes de la Corse fussent sous un dais royal, et il écrivait : « Sainte Dévote, vierge et martyre, protectrice de la Corse, y sera peinte telle que la tradition nous la représente, avec cette devise : *Te Duce.* »

Rome ne déclara Dévote patronne de la Corse qu'en 1820. Ceccaldi, Giasseri et Hyacinthe Paoli avaient manifesté l'intention, par respect pour la vierge martyre, de restaurer l'église de la Canonica, la cathédrale ruinée de Mariana qui aujourd'hui encore, servant de carrière de pierres et de refuge toujours ouvert aux troupeaux errants, marque seule dans sa lamentable désolation accrue par la tristesse des lieux l'emplacement de la florissante cité de Marius où Dévote mourut pour sa foi. La patronne de la principauté de Monaco qui célèbre sa fête avec éclat n'avait guère inspiré jusqu'ici les artistes insulaires. Le grand peintre ajaccien Novellini a laissé un portrait d'elle.

Dans le domaine des lettres, une pièce italienne d'un abbé Angeli (et qui n'a pas été imprimée) fut jouée « autrefois » comme le rapporte vaguement M. de Trenqualéon (2), sur la place de l'église de St Jean de Moriani. Cette pièce a-t-elle été conservée ?

Il serait intéressant de le savoir, au moment où J. P. Lucciardi vient de consacrer à *U Martiriu di Santa Divota* une œuvre importante en vers corses, un drame puissant tel que nous étions en droit de l'attendre de l'auteur de la *Vindetta di Lilla* et de *Maria Sentile*. Dans la première de ces pièces Lucciardi avait personnifié en Lilla le pardon chrétien et le sentiment de la justice régulière vainqueurs de l'esprit de vengeance ; dans la seconde, évoquant une des pages les plus sombres de notre histoire, il avait montré l'amour plus fort que la menace du supplice, le culte corse de la patrie uni au culte chrétien des morts. Dans ce nouveau drame, l'idée chrétienne est le fond même de l'œuvre, le souffle inspirateur qui d'un bout à l'autre soutient l'héroïne, ses fidèles, les compagnons de son martyre, les nautoniers volontaires

(1) *Echo de la Corse* (Paris), 16 février 1922.

(2) Il m'a été impossible de me procurer *Le Martyre de la Mariana*, drame en 4 actes du Chanoine Torre. (Hennuyer 1898) que je signale donc simplement au lecteur.

qui, guidés par le messenger céleste, donnent à son corps la sépulture définitive. On peut dire que nous avons en *Santa Divota* notre *Polyeucte*. Avec une sobriété d'action digne de la tragédie antique, Lucciardi provoque pourtant la vraie et saine émotion dramatique, celle qui naît de la noblesse des sentiments, du tragique des événements, du merveilleux qui les entoure.



Portrait de Sainte Dévôte peint par Novellini (1).

Une brève analyse montrera toute la netteté classique de la trame et le déroulement des faits dans leur enchaînement fatal.

— La pièce s'ouvre par une prière délicate de la néophyte devant la campagne de Mariana pleine de la douceur du printemps. Les missionnaires chrétiens Bennatus et Apollinaire, lui conseillant la prudence pour ne pas tomber aux mains des persécuteurs, lui montrent le danger que court sa

(1) Le portrait de sainte Dévôte, représenté par ce cliché photographique, est la reproduction du tableau de Novellini admis au salon de 1879, où il fut l'objet des appréciations les plus élogieuses.

On s'est plu à admirer, dans la simplicité de ce portrait, la difficulté surmontée en le présentant « de face » sans aucun artifice de pose. Novellini avait un culte particulier pour la pureté des lignes, pénétré de ce principe que le dessin, en peinture est, comme disait Ingres, « la probité de l'art ».

foi dans la maison du païen Euty chius, sénateur romain auprès de qui elle s'est réfugiée. Celui-ci, invité à assister à la Préfecture à une fête donnée en l'honneur de Barbarus, envoyé extraordinaire de Dioclétien, prie Dévote de l'y accompagner. Elle refuse, essaie de convertir son protecteur et, lui remettant un crucifix, elle le laisse seul, ému, troublé déjà par l'exaltation religieuse de Dévote et déjà chrétien dans le cœur.

— Au deuxième acte nous sommes chez le Préfet qui dans un discours officiel à Barbarus l'assure du loyalisme des Corses et de leur attachement à la religion de l'empire. Mais Ponzianus, renégat corse, dénonce ouvertement Euty chius comme protecteur des chrétiens. Un sacrifice aux dieux permettra de reconnaître ceux qui leur refusent l'hommage. Au milieu des chants et des prières du peuple en fête on consulte les entrailles de la victime : elles sont propices. Ponzianus revenant à la charge exige que Dévote se présente devant le gouverneur. Alors Euty chius, que la grâce a touché (comme la fin du premier acte le laissait prévoir), se déclare chrétien, jette sa toge sénatoriale et sort du palais, un crucifix en main pour « sauver Mariana avec cette arme chrétienne. » Tandis qu'on charge Centurione de supprimer le rebelle, Ponzianus promet à Barbarus de lui amener Dévote.

— Euty chius est mort, première victime du gouverneur. Cette nouvelle enflamme encore davantage le zèle de Dévote

---

Dans l'école libre de dessin qu'il créa à Ajaccio, où pendant de longues années il sut inspirer à ses élèves le culte du beau et du vrai, il enseigna toujours que la finesse du trait et la pureté des contours étaient les conditions essentielles d'une œuvre d'art. Il en fournit la preuve en exécutant ce portrait de Sainte-Dévote où il réalisa, avec une sobriété voulue, un chef-d'œuvre digne de Raphaël dont il se considérait d'ailleurs comme le disciple.

On y retrouve cette sûreté de main, cette impeccable correction qu'on admire dans sa magnifique allégorie de la Corse, *Corsica*, et dans les vivants portraits des quatre célébrités qui en sont comme le glorieux accompagnement : Sambucuccio, Sampiéro, Paoli et Napoléon.

P. M. Novellini naquit en 1831 à Lento, bourgade du canton de Campitello, et mourut, à Ajaccio, en 1918, chargé d'ans mais dépourvu des ressources auxquelles il avait, pendant toute sa vie de probité et de labeur, préféré le pur amour de l'art dans lequel il plaçait toute son ambition.

La ville d'Ajaccio n'oublia pas celui qui l'avait honorée par son talent. Elle lui fit des funérailles dignes de l'artiste auquel la municipalité accorda une sépulture perpétuelle.

Nous nous faisons un devoir de profiter de l'occasion offerte par l'œuvre de Lucciardi pour rappeler celle de Novellini. C'est avec la même piété patriotique que les deux artistes ont dépeint, chacun avec son âme et son art personnel, la sainte martyre patronne de la Corse. (N. d. l. D.).



et l'ardeur de sa prière incessante. Mais Ponzianus aidé de ses sicaires l'arrête et la conduit devant le gouverneur. Invitée à sacrifier aux dieux, elle répond par un credo solennel et vibrant. On l'enchaîne, elle est traînée par les cheveux, lapidée, torturée sur le chevalet qui lui rompt bras et jambes. Cependant sa prière s'élève toujours vers Dieu pour le remercier de cette mort glorificatrice. Et quand elle expire, une voix mystérieuse dans les airs dit : « Aujourd'hui Jésus te proclame patronne de la Corse. » Barbarus ordonne de brûler le corps, mais il semble mal armé lui aussi contre la vertu de la grâce que l'on sent imminente.

— Le dernier acte est celui de la traversée mystérieuse. Afin de sauver le corps de la martyre, Bennatus et Apollinaire aidés du pilote Gratianus le mettent sur une barque pour le transporter en Afrique. Une tempête éclate, bientôt apaisée par un premier miracle de la sainte qui apparaît à Gratianus endormi et lui dit de laisser sa barque aller au gré des vents. On aborde ainsi à Monaco. Une autre prédiction du rêve se réalise alors : une colombe sortie de la bouche de Dévôte va se poser à l'endroit où celle-ci désire être ensevelie, enfin sa voix se fait entendre dans le ciel. Elle demande que, plus tard, quand la paix sera revenue pour l'Eglise, ses restes soient ramenés dans sa patrie et ensevelis à Mariana. Vœu que l'auteur fait sien dans l'appel qui se trouve en tête du volume : « A genoux j'ai prié le Seigneur — Heureux si ma prière était entendue — que les restes de Dévôte te soient rendus — ô Corse, pays si cher ! »

Telles sont les péripéties du drame. Ells correspondent exactement — sauf la création du personnage de Ponzianus — à celles que la tradition rapporte. L'auteur indique dans sa préface les deux opuscules qui lui ont fourni une version moderne de la séculaire histoire (1). Au moyen de ces simples éléments, Lucciardi a réalisé un drame émouvant dont les plus beaux passages sont certainement les prières de Dévôte. La strophe classique des chants populaires corses dans laquelle le drame est composé se prêtait admirablement, plus encore qu'au dialogue, à ces monologues passionnés, véritables voceri d'amour et de foi. Voici un exemple tiré de la première scène.

Quante pene chi suffriste — O Gesù quanti martori — Per scancellà li peccati — Di noialtri peccatori — Site statu flagellatu — Da li sbirri di Pilatu.

(1) Indiquons pour les lecteurs curieux de remonter aux sources, qu'il s'agit : 1<sup>o</sup>) d'une *Vie de Ste Dévôte de Monaco*, brochure assez insignifiante et d'intention commerciale. (Fougeret, Nice 1908) et : 2<sup>o</sup>) du *Compendio della Vita di Santa Divota* de l'abbé Gigl. Fabiani Bastia, 1851.

Sperghjste lu vostru sangue — Cusi preziosu e caru — Per chi lu genere umanu — Si salvassi tutt'apparu. — Nantu a croce, streziatu, — Rendistel'ultimu fiatu.

Pe stu sangue preziosu — Pe ste cherne lacerate. — Pe sta curona di spine — U mio votu oghie accettate: — Mi dò a Voi, casta e amurosa — Cume degna e pura sposa.

Il faudrait citer toute entière la noble prière de la 3<sup>e</sup> scène de l'acte I où Dévôte, saisie d'un pressentiment mystérieux, entrevoit en extase la couronne que lui vaudra son martyre ; ou encore celle de la 9<sup>e</sup> scène du second acte, où les derniers accents de Dévôte mourante provoquent le summum de l'émotion :

Ponu si bince la donna, — O puru sta cherne umana, — Ma ti disfidu di vince, — Barbaru, la cristiana, — Chi per ella un c'é dolore — Quandu pensa a lu Signore.

I mio occhjso annebbiati, — E mio forze si ne vanu. — A mio lena si ne sorte — Pocu a pocu e pianu pianu. — Ma c'u mio spirtu m'incallu — Ch'é più chiaru che un cristallu.

A mio lingua nun pò più — Ludabbi lu mio Signore ! — Un bi vecu più cun l'occhj, — Ma vi vecu cu lu core — E sentu le sinfunie — Di lu celu, e l'armonie.

Dans le même ordre d'idées, il faut signaler le lamento de Julie de Nonza, maîtresse de Dévôte, sur le corps de la sainte dont elle suivra bientôt la trace glorieuse (acte IV, sc. 2).

Ma mirate li so occhj, — Cume puru lu so visu, — Un bi parenu carofani — Chi sbuccianu in paradisu ! — Ella, infatti, cume i fiori, — Dapertuttu lascia adori.

En même temps que de l'inspiration, ces citations donneront une idée de la langue et du style. Celui-ci est simple, sans fausser de rhétorique ; sans effort ni recherche il produit tout son effet par les sentiments qu'ils exprime avec force ; celle-là, sonore et chantante, assez fortement imprégnée de toscanisme comme tous les dialectes septentrionaux de l'île, mais avec certaines particularités locales qui lui conservent un cachet caractéristique, montre que notre langage peut s'élever sans peine à la hauteur des grands sujets.

Telle apparaît la pièce à la lecture. La représentation seule permettra une appréciation plus complète de sa valeur dramatique. On trouvera peut-être alors que l'intérêt languit un peu à la fin, après que Dévôte a fait entendre sa voix céleste ; par suite, on remarquera mieux que Bennatus et Apollinaire sont vraiment trop peu soucieux de retourner en Corse où sévit la persécution, et que le culte de la sainte n'est pas un prétexte suffisant là où l'on souhaiterait voir la soit du martyre. Nous ne parlerons pas de la conversion soudaine

d'Eutychius qui peut soulever les mêmes objections que celle de l'Innominato dans les *Fiancés* de Manzoni — et s'expliquer à peu près de la même façon. On pourra trouver aussi que Dévotte parle trop malgré ses souffrances, et surtout que sa torture est un peu trop poussée pour pouvoir être représentée intégralement.

Mais ici nous arrivons à des remarques d'ordre scénique. Comme les tragiques grecs et latins, Lucciardi ne craint pas de nous mettre sous les yeux une scène d'horreur. C'est là une question de goût que les spectateurs seuls pourront résoudre. A côté de cela, *Santa Divota* présentera, à la mise en scène, des difficultés matérielles provenant des nombreux changements de décor non seulement d'un acte à l'autre mais même d'une scène à l'autre. Ainsi, dans le courant du dernier acte, le théâtre doit représenter successivement la plage de Mariana, la traversée sur la mer en furie, le débarquement à Monaco. Sans parler de l'unité de lieu, règle désuète qui n'arrête plus guère les auteurs dramatiques, cet acte sera d'une réalisation délicate.

Sous ces réserves, extérieures en quelque sorte, *Santa Divota* est un beau drame, qui honore à la fois Lucciardi et les lettres corses. Signalons pour finir qu'une traduction littéraire très fidèle accompagne le texte dialectal. L'œuvre est précédée d'une rapide préface de M. Carabin, le promoteur dévoué de la souscription publique qui en a permis l'impression avec une présentation aussi luxueuse que celle des *Canti Corsi* (1) ; et cela grâce à l'obole de tous ceux qui ont tenu à manifester ainsi leur sympathie pour l'auteur et leur attachement pour la langue maternelle.

Paul ARRIGHI.

---

## UNE ENIGME HISTORIQUE

---

### Christophe Colomb et la Corse

(Fin)

---

L'acte qui n'est ni daté ni signé, je le répète, a été produit lors des procès qui s'engagèrent pour la succession de l'amiral, — procès auxquels prirent part des Colombo de Cogoleto, dont un certain Bernardo se disait arrière petit-fils de Barthélémy. (2)

---

(1) V. compte rendu dans la *Revue*, 2<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 11.

(2) COGOLETO a aussi revendiqué l'honneur d'avoir vu naître Colomb.

Certes, le document est précis : il l'est même trop. Par deux fois l'auteur nous y apprend qu'il est né à Gênes. « *Sien-doyo nacido en Genova* » dit-il dans un passage, et plus loin : « *Della sali y en ella naci* ». Cette insistance est des plus suspectes. Il est rare qu'un testateur nous annonce deux fois, dans le même acte, qu'il est né dans telle ville, et il est difficile d'admettre que Colomb, qui n'avait point à se louer de Gênes, se montre aussi généreux pour cette République.

En somme : une simple copie dont l'original ne peut être produit, un texte sans date ni signature, contenant des clauses en contradiction avec un autre texte aussi suspect, enfin un acte qui, malgré son importance, est resté ignoré d'un des principaux intéressés, le second fils de l'Amiral ; tel est le fameux document qui constitue la pierre angulaire de l'édifice génois. En vérité, je demande à tout critique un peu exigeant si l'on peut sérieusement faire état d'une pièce pareille, visiblement composée pour les besoins d'un procès. Qu'on nous montre donc l'original, et non pas des expéditions contestables, malgré les signatures des notaires.

Si un document aussi explicite avait été connu seulement de don Fernand Colomb et de Las Casas, ceux-ci n'auraient pu avouer aussi formellement qu'ils l'ont fait leur ignorance du lieu de naissance exact de l'illustre navigateur.

Aucune des preuves apportées par les tenants de la thèse génoise n'est donc décisive : les annalistes, depuis Gallo, ne sont point de suffisants garants ; quant à Casoni (1) il s'est appuyé sur des actes notariés qui sont, nous l'avons vu, muets sur le lieu de naissance de Colomb. Fils de Génois, citoyen Génois, tant que l'on voudra. Mais natif de la ville de Gênes, c'est ce qu'il faudrait prouver une fois pour toutes. Cependant des historiens comme Washington Irving (2), Roselly de Lorgues (3) Harris et Vignaud ont admis ces diverses sources, malgré leur caractère suspect. Ils ont été contraints, pour étayer leur thèse, d'avancer sans aucune démonstration, que le manuscrit de don Fernand, la plus pure source où l'on doive tout d'abord puiser pour étudier la vie et la carrière du Révélateur du Globe, a été falsifié par Luis Colomb. Malheureusement pour eux, il n'est pas aussi aisé de se débarrasser des mémoires laissés par le fils de l'Amiral que d'infirmer le témoignage d'une pièce fabriquée pour les besoins d'une cause comme l'Institution du Majorat.

(1) CASONI. — *Annali della Repubblica di Genova*. — Gênes, 1708. — In-4°

(2) WASHINGTON IRVING. — *Histoire de la vie et des voyages de C. Colomb*. 1828-1830.

(3) ROSELLY DE LORGUES. — *Christophe Colomb*. Paris, 1869. — 2 vol. in-8°



D'autres assertions de don Fernand ont paru inacceptables à MM. Harrisse et Vignaud : Fernand nous dit que son père commença à naviguer dès son plus jeune âge (1) et Christophe Colomb lui-même déclare en 1501 qu'il navigue depuis quarante ans (2). M. Vignaud prétend que cela nous obligerait à placer vers 1461 le début des voyages maritimes de Colomb, lequel, d'après lui, n'aurait eu alors que dix ans (3). Mais le critique américaniste part de cette idée préconçue que notre héros serait né vers 1451. Et il s'appuie justement pour fixer cette date sur les actes notariés. Mais qui ne voit que ce raisonnement constitue un cercle vicieux ? Il résulte, dit-on, des actes notariés, que Colomb est né en 1451 : il ne pouvait donc naviguer en 1461, parce qu'il était trop jeune. Fort bien, mais pourquoi regardez-vous comme se rapportant à notre Colomb l'acte du 31 octobre 1470 qui lui assigne à cette date une majorité de 19 ans ? Parce que, répondez-vous, il est désigné comme fils de Dominique, et que nous savons que son père se prénommaient ainsi. On pourrait aller fort loin avec de tels raisonnements, et tirer d'actes notariés les renseignements les plus extraordinaires. Je me hâte d'ajouter que le fait de naviguer à dix ans n'est nullement invraisemblable, surtout au Moyen-Age, où les mousses débutaient fort jeunes. Et il y avait plusieurs Golombo à Gênes même !

Du même genre est la critique faite par M. Vignaud du récit de Don Fernand qui place en 1470 le séjour de son père à Lisbonne. Or, dit M. Vignaud, il se trouve, cette année-là, à Gênes, où il contracte un engagement avec son père. C'est ce que nous apprend l'acte de 1470 passé devant le notaire Raggio. C'est toujours la même argumentation. On oublie de démontrer que ces actes s'appliquent au seul Colomb qui nous intéresse. Et, par suite, tout ce qui découle de ces actes n'étant point d'accord avec le récit de don Fernand, on regarde ce dernier comme un biographe sujet à caution. Mais c'est justement don Fernand et son texte qu'il faut considérer d'abord, parce qu'il nous parle lui du vrai Colomb, son père, et tous les événements marquants de la vie de celui-ci s'éclairent alors : naissance vers 1440, études à Pavie (que nie M. Vignaud), campagne pour le roi René, séjour au Portugal, voyage en Angleterre et peut-être en Islande. Si les actes notariés concernent bien Colomb, le découvreur (si l'on me permet ce néologisme) de l'Amérique, toutes les assertions sus mentionnées de don Fernand et de l'Amiral lui-même sont

(1) Fernand COLOMB. — *Historie del suo padre...* f° 9.

(2) *Raccolta Colombiana. Scritti*, II, n° 79.

(3) VIGNAUD. — *Le vrai Christophe Colomb et la légende*. — Paris, 1921. — Page 40.

fausses. On comprendra aisément que l'on puisse préférer le témoignage de ces deux personnages qui n'avaient aucune raison de tromper la postérité. Je ne puis ici critiquer en détail les objections proposées par MM. Harrisse et Vignaud aux affirmations formelles de Christophe Colomb et de son fils. Qu'il me suffise de dire que jusqu'ici elles restent inébranlables et dignes de foi. Je ne veux insister que sur un point.

Colomb nous dit dans une de ses lettres qu'il n'était pas le premier capitaine marin de sa famille (1). Fernand et Las Casas appuient cette déclaration, que Casoni lui-même confirme (2). Il y avait au XV<sup>e</sup> siècle un homme de mer, patron de plusieurs navires, qui portait le nom de Colombo et que Casoni prénomme Christophe. Il était de nationalité génoise, et en 1459 il combattait en faveur de Jean, duc d'Anjou, fils du bon roi René de Naples; il avait auprès de lui les deux frères Colomb, Barthélemy et Christophe (3). Il était lui-même, nous apprend Casoni, neveu d'un autre Colombo (dont le prénom était aussi Cristoforo), capitaine génois.

Quel était ce Cristoforo Colombo, corsaire ligure? Il ne faut pas, à mon avis, le confondre avec l'amiral de Louis XI, Guillaume de Caseneuve, surnommé Colomb le Jeune, fils d'un Gascon. MM. Harrisse et Vignaud auraient trop beau jeu à réduire à néant une telle identification. Mais il y a, vers la même époque, un terrible corsaire de nationalité génoise; il porte le nom de Christophe, et les documents français ou plutôt flamants qui ne l'ignorent point l'appellent Cristoffel Calve. Ne serait-ce pas le même que le Cristoforo Colombo, l'oncle que Casoni met au nombre des alliés du duc d'Anjou?

Le cartulaire de l'ancienne « estaple » de Bruges, est conservé aux Archives du royaume, à Bruxelles, et le savant Gilliodts van Severen l'a publié. Le compte du bailli de l'Ecluse du 13 janvier au 5 mai 1427 nous fait le récit de la prise d'une hourque espagnole par « Cristoffel Calve » patron d'une caraque génoise, dans l'Archipel. Cet épisode se place au mois de septembre 1425, tandis que le patron génois cinglait vers Chio (4). N'oublions pas que cinq ans auparavant les Aragonais s'étaient emparés de Calvi, qu'ils avaient longtemps et vainement assiégé Bonifacio. Or nous savons, par Giustiniani

(1) RACCOLTA COLOMBIANA. Scritti, II, app. 5.

(2) CASONI. — Loc. cit. Livre I. Casoni, écrivait, il est vrai, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

(3) CASONI, *Annali*, lib. I, p. 25 sqq. Lorsque Casoni se rencontre avec don Fernand, il y a de fortes chances pour qu'il ne se trompe point.

(4) GILLIODTS VAN SEVEREN. — *Cartulaire de l'ancienne Estaple de Bruges*. Tome I, p. 563.

(1) et Foglietta (2) que la même année le Doge Tommaso Campofregoso expédia à Bonifacio une flotte de secours dont l'un des chefs s'appelait Cristofano Calvo ou Calvi.

Nous abordons ici une intéressante question. Mais je m'empresse de reconnaître que nous sommes sur le terrain léger des hypothèses. Aucune certitude, mais une série de suppositions et de vraisemblances. Ce Cristofano Calvi est fort probablement le même que le Cristoffel Calve du Cartulaire de l'Etaple de Bruges. C'était un ennemi des Aragonais. Les Calvais avaient gardé le plus mauvais souvenir de la brève domination aragonaise. Mais ce Christophe était-il Calvais ? On a épilogué sur la signification du nom Calvo ou Calvi. On a dit, non sans raison, que Calvo veut dire en italien chauve. Mais ce même Cristofano est appelé aussi *Calvi* par Foglietta, et la traduction française Calve semble corroborer le sens tiré de l'origine. On dit aussi au XVI<sup>e</sup> siècle Sampiero Bastelica, pour désigner notre Sampiero Corso. *Calvi* serait ici, non pas un adjectif, mais un nom. L'adjectif presque constamment usité dans les documents italiens est *calvese*. Le nom Calvi (porté entre autres par un notaire établi à Gênes au XV<sup>e</sup> siècle) paraît désigner plutôt la ville : il n'est pas rare que des personnages portent le nom d'une ville. Dans le passage précité de Giustiniani et de Foglietta figure, parmi les chefs de la flotte génoise, Tommaso Savignono ou Savignoni, Thomas (de) Savignone.

Ce Cristoforo Calvi est-il le même que Cristoforo Colombo l'oncle, dont parle Casoni ? Des recherches s'imposent à ce sujet, en particulier dans les archives de Gênes. Si les deux fameux corsaires qui, à la même époque, combattant pour le même pays, ayant le même prénom sont un seul et même homme, la question des origines de Colomb commence à s'éclaircir.

Nous savons que rien, absolument rien ne prouve qu'il est né à Gênes ; il est cependant, nous le savons aussi, de nationalité génoise. Il a, dans sa famille, des marins réputés, corsaires redoutables. Si l'un de ces parents était le Cristoforo Calvi qui en 1420 va chercher à débloquer Bonifacio, qui en 1425 capture une hourque espagnole dans la mer Egée, si enfin ce dernier est bien originaire de Calvi, la thèse génoise perdra tout ce que pourra gagner la thèse Calvaise.

Je crois que le nœud de la question actuellement est là. Il ne faut pas espérer retrouver un acte de baptême qui n'a peut-être jamais été inscrit sur un registre ; il ne faut pas davantage accorder la moindre importance à des documents que le public ne peut pas consulter et qui n'existent peut-être plus.

(1) GIUSTINIANI, Loco cit. liv. V, chap. 183. —

(2) FOGLIETTA, Loco cit. liv. X, p. 420.

s'ils ont jamais existé : je veux dire les manuscrits de Liccia ou du P. Denis de Corte. L'élégie latine invoquée par les abbés Casanova et Peretti est un agréable exercice de rhétorique, fait à coups de « *Thesaurus* » et il est vain de vouloir tirer le moindre enseignement du silence du P. Olivese (1), des Cani Corsi qu'aurait emmenés Colomb en Amérique ou des fameuses « *tonnine* ». De même le manuscrit inédit — et inconnu — de Giubega, dont l'abbé Peretti cite un extrait (2), ne peut nous satisfaire.

Que reste-t-il donc en faveur de Calvi ? Sa tradition qui n'est nullement née sous Grévy, dans le but de faire ériger une statue à Colomb, mais est bien plus ancienne, car on la saisit en 1825 et elle remonte au moins au XVIII<sup>e</sup> siècle, sa tradition, dis-je, qui s'appuie sur l'existence d'une famille Colombo à Calvi et invoque aussi la survivance d'une rue *del Filo*, ou du Filo où le père de Colomb qui était tisserand aurait eu son atelier.

Cette rue du Fil était plutôt un quartier qu'une rue. Les documents sur l'ancien Calvi sont assez rares, surtout les documents d'ordre topographique. L'ancien diocèse de Sagone, dont les évêques, au XVII<sup>e</sup> siècle, vinrent résider à Calvi et y transportèrent leurs archives, nous a laissé un registre — le second en date, car le premier a malheureusement disparu — qui est conservé aux Archives de la Corse (3). Ce volume intéressant contient entre autres documents un inventaire assez copieux de la succession d'un certain Antonio Davis. Parmi les nombreuses maisons laissées par le défunt qui était très riche, est mentionné « *una casa loco detto al Filo. Confina da tre bande con strada comuna et dall'altra con sito di Giudice di Antone, in quale habita maestro Pietro Durante* ». Cet acte datant du 1<sup>er</sup> août 1601, on peut en conclure que le quartier du Filo existait certainement au XVI<sup>e</sup> siècle et fort probablement au siècle précédent. Il est devenu — je ne sais à quelle époque — la rue Colombo.

Des recherches nouvelles et approfondies exhumeraient-elles à Calvi ou ailleurs des documents importants touchant l'origine du grand amiral : il est permis de le croire. Un prêtre des plus distingués a entrepris des fouilles dans l'ancienne église de Calvi et, si je suis bien informé, il aurait déjà fait une intéressante découverte épigraphique. D'autre part les archives italiennes, à Gênes, à Naples, où il y a des actes concernant la dynastie angevine que servit Colomb, à Rome, sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. Le savant et regretté

(1) OLIVese, *Ragguagli serafici e cronicali della provincia...*, di Corsica. — Lucques, 1671, in-4<sup>o</sup>, Très rare.

(2) PERETTI, *Loco cit.*, p. 300.

(3) *Instrumentum Ecclesie Sagonensis*, fort registre de 236 f<sup>os</sup>. Archives départementales à Ajaccio, série G. Diocèse de Sagone.



évêque d'Ajaccio, Mgr de La Foata, avait bon espoir à ce sujet. J'ai retrouvé de lui une note manuscrite sur un exemplaire d'un recueil de ses Mandements épiscopaux, note assez longue, dans laquelle il signale l'existence d'un tableau des plus curieux qui avait été découvert à Bonifacio en 1892. Ce tableau n'était autre qu'un portrait de Christophe Colomb, en costume d'amiral, avec les armes de la Corse à la tête de Maure. Il avait été exposé à Ajaccio en 1892 et depuis a disparu. Mgr de la Foata déclarait cette trouvaille au moins intéressante. En tout cas le champ des investigations reste ouvert.

Pour moi, je me suis proposé une plus modeste tâche. Je crois avoir suffisamment montré que les documents invoqués à l'appui de la thèse qui fait de la ville de Gênes le lieu de naissance de Colomb, ou ne disent point ce que l'on tente de leur faire dire ou sont tout simplement des pièces que l'on peut arguer de faux. Le témoignage de don Fernand Colomb reste toujours solide et inébranlable, malgré les assauts de l'hypercritique. Je crois que l'on peut considérer comme définitivement établi que le grand Amiral était né citoyen génois ou si l'on veut parler comme Gallo, qu'il était de nationalité ligure. Non seulement il n'est pas prouvé qu'il est né dans la cité de Gênes, mais encore il y a de très nombreuses et fortes chances qu'il n'y soit pas né. Plusieurs villes de l'Etat génois : Savone, Cogoleto, Nervi en particulier, et Calvi se sont disputé l'honneur d'avoir vu naître le Révélateur du globe. Son fils Fernand nous assure que malgré toutes ses enquêtes et recherches il n'a jamais pu découvrir le lieu précis qui peut être considéré comme le pays natal de son père ! Et cependant il le savait citoyen génois d'origine. Les prétentions de la petite ville de Calvi sont-elles mieux justifiées que les autres ? Les Colombo de Calvi qui habitaient la rue du Fil — et l'on sait que le père de Christophe était tisserand, — ces Colombo qui étaient certainement, comme la plupart des autres Calvais, de souche génoise, ont-ils fourni cette famille de Corsaires qui se met au XV<sup>e</sup> siècle au service de Gênes et d'Anjou et à laquelle appartenait le futur navigateur de la mer des Antilles ? Nous n'avons pour le supposer que des présomptions, mais on avouera qu'elles revêtent une force singulière lorsqu'on reconnaît la faiblesse de l'argumentation génoise et le peu de valeur de l'acte du majorat de 1498. Tout récemment des érudits espagnols et cubains ont encore démolì la thèse génoise (1). Faut-il lui substituer la thèse calvaïse ? C'est ce que de patientes et prochaines investigations permettront seules de faire.

Paul GRAZIANI.

(1) Cf. Dr HORTA Y PARDO. — *La verdadera cuna de Cristobal Colon*. — New-York, 1912.

## ETUDES HISTORIQUES

Fernand COLOMB et les « *Historie* »

Je fais montre d'inconséquence en revenant dans la *Revue de la Corse* sur les « Origines de Christophe Colomb » après avoir soutenu que l'illustre navigateur était aussi étranger à notre île que Napoléon à la Bretagne où de récents articles insinuent que pourrait étrener l'Empereur.

Cependant comme les personnages les plus autorisés pour soutenir les droits de Calvi à une statue colombine, M. Capifali, président du syndicat d'initiative de l'arrondissement, et M. Petrucci, président du comité pour l'érection du monument, m'ont laissé entendre que mon raisonnement péchait par la base puisque je ne tenais aucun compte des dires de Fernand Colomb, je vais donner les raisons de cette lacune.

Les *Historie* de D. Fernand Colomb, si on les prend à la lettre, excluent Calvi, de toute candidature au titre de berceau de Christophe Colomb :

1<sup>o</sup> parce qu'en énumérant les localités où, selon lui, aurait pu naître l'Amiral, il ne fait aucune allusion à la Corse.

2<sup>o</sup> parce qu'en soutenant que son grand père n'a jamais exercé « d'art mécanique », il enlève à Calvi l'argument de la rue « del Filo », le seul qui ne soit pas sorti de l'imagination de MM. Casanova et Peretti.

3<sup>o</sup> enfin parce que D. Fernand, qui médita pendant un quart de siècle pour relever treize inexactitudes dans l'œuvre de Giustiniani n'osait pas en ajouter une quatorzième en l'accusant d'avoir fait naître Christophe Colomb à Gênes. Ce qui de la part d'un homme aussi aigri contre l'historien génois, correspond à un aveu.

Mais je ne me griserai pas de ces légers avantages qui pourraient faire croire que je bois, comme d'incontestables vérités, les assertions de D. Fernand ; si je ne les ai pas retenues, c'est qu'elles ne m'inspirent aucune confiance.

Ce n'est jamais aux parvenus, même aux plus glorieux, ni à leurs proches qu'il faut demander la vérité sur leur famille. Tant pis pour M. Frédéric Masson s'il s'est renseigné sur le passé de Bonaparte auprès de Joseph ! Un grand ministre de Louis XIV affectait des vanités inconciliables avec l'aune à mesurer le drap qui, de temps immémorial, s'accrochait au baudrier des Colbert. Les registres de l'Ordre du Saint-Esprit regorgent de pièces fausses et les complaisances furent les mêmes pour Louvois et pour notre premier maréchal

d'Ornano. Les Fabert et les Catinat, qui refusèrent le collier de l'Ordre<sup>(1)</sup> pour ne pas se prêter à une supercherie qu'ils jugeaient indigne d'eux, ne firent pas école. Certains généraux de la République et de l'Empire n'échappèrent pas aux besoins d'ajouter à leur illustration propre le lustre d'ancêtres fictifs, oubliant qu'ils étaient eux mêmes des ancêtres et que ceux-là seuls ont besoin d'établir leur noblesse qui ne la prouvent pas par leurs actions. (2)

C'est à peu près ce dernier axiome que développe D. Fernand dans les premiers chapitres de ses mémoires. Mais, loin de s'y conformer, il en profite pour insinuer d'abord, affirmer ensuite, qu'il est de race noble et antique : « D'aucuns, dit-il, voulaient que je m'occupasse à déclarer et dire comment l'Amiral provenait de sang illustre encore que ses pères, maltraités de la fortune, fussent tombés à grand' nécessité et besoin ; que j'eusse démontré comment ils procédaient de ce Colon dont parle Tacite qui conduisit à Rome le roi Mithridate... et qui fut pour cet exploit honoré de la dignité consulaire... il voulaient que je fasse narration de ces deux illustres Colon, *ses parents*, dont Sabellicus décrit une grande victoire remportée contre les Vénitiens... Mais, ajoute-t-il, je me suis détourné de ce soin, convaincu que Notre Seigneur ayant fait élection de Colomb pour une si grande œuvre, il lui plut qu'il l'imitât, lui qui, issu de sang royal de Jérusalem, voulut que ses parents fussent moins connus.. »

Que l'on ne nous parle pas de l'humilité de ce prêtre qui compare son père au fils de Dieu. L'orgueil d'un croyant ne peut imaginer un plus haut degré d'exaltation. Il y joint des vanités plus ordinaires : il éprouve le besoin de citer ce Colon, vainqueur de Mithridate, dont il se croit l'homonyme et le descendant, car plus loin il assurera que, si son père a modifié son nom (Colomb en Colon), ce n'est pas seulement pour adopter l'usage de sa nouvelle patrie (l'Espagne), mais aussi pour lui rendre sa forme primitive. (*« accio che avesse conformità con l'antico »*) On ne peut excuser ces puérilités qu'en pensant qu'elles sont dans le goût de son siècle.

S'il n'insiste pas sur ses ancêtres lointains dont il eut été

(1) Le roi écrivit à Fabert : « Mon cousin, ce rare exemple de probité me paraît si admirable que je le regarde comme un ornement de mon règne. »

(2) Il y eut des exceptions. Quand le général comte Partouneaux, ayant eu besoin de son acte de naissance, en fit la demande à la mairie de sa commune, l'officier de l'Etat civil, de son propre chef, remplaça la profession de M. Partouneaux père, cuisinier sous l'ancien régime, par la qualification de chevalier, à ses yeux plus digne du père d'un comte de l'Empire. Partouneaux lui retourna immédiatement l'expédition, lui reprochant de l'avoir *diminué*, attendu qu'il se considérait comme « d'autant plus grand qu'il était parti de plus bas. »

fort en peine d'écrire quelque chose, il n'hésite pas à affirmer que les illustres vainqueurs des Vénitiens sont les parents de Colomb. On ne sait ici ce qu'il faut admirer le plus de la naïveté ou de l'impudence. Il dit ignorer où est né son père, et de qui celui-ci est fils ; et, malgré l'absence de ces deux chainons, il assurera qu'il appartient à l'hyperbolique lignée des marins connus par le sobriquet de Colomb.

Quand il parle du berceau de l'Amiral que « les uns placent, dit-il, à Nervi, Cugureo ou Bugiasco, d'autres à Savone ou à Gênes, il marque sa préférence pour Plaisance « cité où sont quelques personnes honorées de sa famille et la sépulture avec les armes et la devise des Colomb ». Cette opinion, il l'accentuera au chapitre suivant en disant que sa famille fut réduite au besoin et à la pauvreté par suite des guerres et des luttes intestines de la Lombardie.

De toutes les familles Colomb qui pullulent sur la côte méditerranéenne Fernand a fait élection de la seule qui fût noble... la seule qui ne diminuât pas l'Amiral et ses enfants à la cour orgueilleuse des Souverains catholiques.

Peu lui importerait que l'Amiral fut génois de Gênes si cet aveu n'impliquait celui de la profession manuelle de son grand père et des commencements très humbles de son père. Que ceux-ci aient exercé le « vil » métier de tisserand, c'est ce dont il ne veut convenir ; et, pour l'avoir écrit, Agostino Giustiniani devient l'objet de sa haine. Fernand l'accusera de fausseté, de partialité, de légèreté, de malignité, etc. En quelques lignes il accumulera les épithètes les plus violentes et ne reculera pas devant la calomnie : « La Seigneurie de Gênes ; déclare-t-il, considérant les erreurs et les mensonges renfermés dans les ouvrages de Giustiniani, a décrété des peines contre ceux qui les détiennent ou qui les lisent. Elle en a ordonné la recherche en tous lieux et la destruction ». Le seul mensonge en cette affaire sort de la plume de D. Fernand, car aucun décret de ce genre ne fut jamais promulgué.

Que croire de cet homme qui, écrivant la vie d'un père illustre, ne peut indiquer ni le lieu ni la date de sa naissance ? Il excuse son ignorance sur le respect qu'il portait à l'Amiral et sur sa jeunesse qui l'empêchait des'intéresser à ces détails. Mais Fernand avait un frère, D. Diego, né en 1474, qui ne mourut qu'en 1526. Est-il admissible que celui-ci, qui avait vécu côte à côte avec son père et ses oncles, ne connût rien de leur origine et n'en ait rien transmis à D. Fernand ?

Il résulte de tout ceci que le mystère dont certains écrivains veulent voir entourée la naissance de Christophe Colomb, a été forgé par D. Fernand. Tous les contemporains de l'Amiral sont d'accord pour voir en lui un ligurien de la pro-



vince de Gênes. D. Fernand, intéressé à égarer la vérité, enregistre les prétentions de plusieurs villes où il y a des Colomb, mais ne reconnaît pour parents que ceux de Plaisance qui ont « armoiries et devise. »

Si Fernand avait vécu jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle pour voir Calvi se mettre sur les rangs, nos compatriotes n'auraient guère été mieux traités que Giustiniani à cause du « *Carruggio del Filo* » incompatible avec la noblesse supposée de l'Amiral.

Car, on ne saurait le mettre en doute, les deux premiers chapitres des *Historie*, où se cotôient une incommensurable vanité et une évidente mauvaise foi, ont eu pour objet unique de prouver que le découvreur de l'Amérique n'appartenait pas à une famille d'ouvriers.

COLONNA DE CESARI ROCCA.

P. S. — J'avais prévu que M. Capifali aurait le dernier mot avec moi. Il envisage la question, m'a-t-il dit, aux points de vue historique et économique alors que je ne m'occupe que du côté historique. Je n'ai qu'à reconnaître mon infériorité devant un argument aussi péremptoire.

## LES FAMILLES HISTORIQUES DE LA CORSE

### Les Giustiniani.

De tous temps les Giustiniani ont prétendu descendre des empereurs d'Orient. Les preuves de cette origine existent, affirme-t-on (1), dans les archives de Venise et l'explication en est fournie par certains documents de la Bibliothèque Nationale de Paris (2).

Les descendants des empereurs Justin et Justinien étaient désignés sous le nom de Justinien. Ils furent écartés du trône de Byzance par une révolution et trois d'entre eux, trois frères, quittèrent l'empire vers 743 et vinrent s'établir en Italie, l'un à Venise, l'autre à Florence, le troisième à Gênes, où leurs descendants s'illustrèrent et, de là, se répandirent à travers l'Europe (3). Leur nom, qui était en latin Justiniani, devint en italien Giustiniani.

(1). Vie de St Laurent Giustiniani, patriarche de Venise (*Acta Sanctorum-Bollandus*).

(2) Papiers d'Hozier et de Chazot de Nantigny.

(3) La branche de Venise, inscrite au Livre d'Or, dans la première classe de la noblesse, compte un saint, un doge, deux amiraux, de nombreux sénateurs, évêques, ambassadeurs et poètes. — La branche de Florence s'éteignit d'assez bonne heure après s'être alliée aux Médicis. — Quant à la maison de Gênes, qui compte huit doges, deux généraux, des cardinaux, des archevêques, de nombreux évêques et des historiens éminents, il convient de noter qu'au XVI<sup>e</sup> s. elle devint un des 28 Alberghi, ou groupements de familles, dans lequel entrèrent quelques familles alliées, qui portèrent aussi le nom de Giustiniani.

En 1346 les Giustiniani de Gênes enlevèrent aux Sarrazins l'île grecque de Chio. L'empereur Jean Paléologue en récompense leur accorda l'île en toute souveraineté (1).

Enfin cette famille, dont plusieurs membres, sont venus jadis s'établir en Corse, a déjà donné à notre île sept prélats qui ont occupé les différents diocèses de Corse, plusieurs officiers, écrivains et médecins éminents.

En 1510, Augustin GIUSTINIANI, dominicain, célèbre orientaliste, fut nommé évêque de Nebbio. Il prit part au 5<sup>e</sup> concile de Latran. Sa haute renommée parvint bientôt jusqu'aux oreilles de François 1<sup>er</sup>, qui l'appela à Paris, le nomma professeur au Collège de France et fit de lui son chapelain en 1517. Pendant son absence il ne cessa de se tenir en rapports constants avec son diocèse où il revint en 1522. Il publia en 1531 le « *Dialogo nominato Corsica* », description de la Corse très consultée par nos chroniqueurs et historiens (2). Il périt en 1536, dans une traversée de Gênes en Corse. (3)

En 1569 naquit à Ajaccio une des gloires de cette ville, Pompée GIUSTINIANI, célèbre général et historien surnommé « Bras-de-Fer », dont il nous sera peut-être donné un jour de retracer ici-même l'héroïque figure.

Jules GIUSTINIANI, de la famille des princes de Chio, neveu du cardinal Vincent GIUSTINIANI et frère d'un évêque de Venouse, fut nommé en 1587 évêque d'Ajaccio. Il acheva la construction de la cathédrale en 1593, ainsi que le rappelle l'inscription gravée sur la frise du portail et surmontée du blason des GIUSTINIANI : « De gueules à un château sommé de 3 tourelles d'argent ; au chef d'empire, d'or à une aigle de sable issante et couronnée d'or ». En outre il commença l'édification du séminaire et augmenta le chapitre de cinq chanoines. Il mourut à Livourne en 1616, se rendant à Rome, accusé d'avoir fomenté les troubles qui existaient entre les seigneurs d'Ornano et de Bozzi et leurs vassaux. Quatre ans après, en 1620 son corps fut trouvé absolument intact ; on le transporta à Ajaccio où on l'enterra avec des honneurs extraordinaires dans le caveau de la cathédrale. Ses diocésains le regardèrent comme un saint et le proclamèrent le Père des pauvres et le modèle du clergé. On lui attribue même des guérisons miraculeuses.

Fabien GIUSTINIANI, né à Ajaccio en 1578, parent du précédent, lui succéda en 1616 et mourut en 1627. Il tint un im-

(1) Cf. « Histoire de Chio » de Jérôme GIUSTINIANI, gentilhomme de la chambre du roi de France Charles IX. (Bibliothèque Nationale).

(2) Publié par M. de Caraffa pour la *Société des Lettres et des Sciences de Bastia*.

(3) Trois neveux de ce prélat, qui l'avaient suivi dans l'île, séduits par la beauté du pays, s'y établirent et y firent souche.

portant synode, acheva le séminaire et fit bâtir le palais épiscopal. Il est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages de théologie et d'histoire. Son frère André né à Ajaccio en 1570, fut évêque d'Insula.

Decius GIUSTINIANI, de la branche de Chio, fut nommé évêque d'Aléria en 1612, il construisit la chapelle de St-Michel-Archange où il fut enseveli en 1642.

Michel GIUSTINIANI, neveu du précédent, fut son grand-vicaire à Aléria ; historien et bibliographe, il a laissé des ouvrages de valeur.

Vers 1660, un second Pompée GIUSTINIANI fut commissaire d'Ajaccio et surintendant de l'agriculture en Corse sous le gouverneur général gènois, Lomellini.

En 1676, Pierre GIUSTINIANI était gouverneur de la colonie grecque de Paomia.

Charles-Fabrice GIUSTINIANI fut évêque de Mariana et d'Accia de 1653 à 1682. C'est lui qui fit bâtir en 1677 le sanctuaire de N. D. de Lavasina pour y renfermer le célèbre tableau miraculeux qui est, depuis lors, l'objet de nombreux pèlerinages. Il écrivit la vie de son parent Mgr. Jules GIUSTINIANI, évêque d'Ajaccio.

Thomas GIUSTINIANI occupa le siège épiscopal de Nebbio de 1709 à 1713. — Pierre-Marie GIUSTINIANI fut évêque de Sagone de 1726 à 1741.

Un autre Pierre-Marie GIUSTINIANI fut commissaire général du royaume de Corse de 1743 à 1745.

Henri GIUSTINIANI, dit de GIUSTINIANI, officier et théoricien militaire, a publié à Paris, au milieu du siècle dernier, plusieurs remarquables ouvrages de tactique et d'histoire militaire.

Mgr Augustin GIUSTINIANI, le nouvel évêque titulaire d'Enos, auxiliaire d'Ajaccio, en résidence à Bastia, est donc le huitième prélat que l'ancienne famille des GIUSTINIANI donne à la Corse. C'est une belle tradition qui se poursuit, assurément pour le plus grand bien de notre chère île.

Antonio GIUSTINIANI.

---

## LES ROMANS CORSES

### ALBERTINI (Quilicus) : Graziosa.

---

Il a environ trente ans, les journaux de l'île annonçaient la mort d'un fameux bandit qui venait d'être abattu par les gendarmes. Ce fut une explosion d'enthousiasme général. Les gendarmes, ainsi que l'officier qui les commandait, furent chaudement félicités et récompensés. On ne tarissait

pas d'éloges sur leur compte. Mais hélas ! quelques jours plus tard, il fallut déchanter. Une lettre rendue publique, certifiée par le maire, le curé et le notaire du village du bandit, faisait connaître qu'il était toujours vivant et que jamais, il n'avait eu une meilleure santé. L'enquête officielle révéla que les gendarmes avaient tiré sur un inoffensif pèlerin qu'ils n'avaient pu identifier, attendu qu'il était tombé dans une charbonnière et que sa figure était devenue méconnaissable. C'est ce pénible incident que Quilicus Albertini rappelle dans *Graziosa*, en l'enjolivant au gré de sa fantaisie.

Les bandits corses, que d'encre n'ont-ils pas fait couler ! Mais, en vérité, que devons-nous penser d'eux ? L'auteur nous le dit dans son roman, avec la plus grande sincérité.

« En corse, on prend le mousquet pour venger une injure grave, une offense à la famille, pour défendre une opinion politique, pour sauvegarder un intérêt majeur. Les ennemis manœuvrent en pleine campagne. Chacun est à même de presser la détente de son fusil, d'enfoncer la lame de son stylet. Il ne s'agit pas d'une scène d'escrime procurant aux professionnels une supériorité telle qu'ils peuvent aller sur le terrain sans courir aucun risque. Le bandit ne pense qu'à détruire ses adversaires. A part cette haine exterminatrice de l'ennemi, il pratique ordinairement une honnêteté exemplaire, une bonté qui contraste singulièrement avec sa cruauté. Je n'ai pas d'indulgence pour les criminels. Mais encore faut-il distinguer entre un bandit corse et un brigand calabrais, entre le champion de l'honneur, le porte-drapeau de la famille, qui tue pour venger le viol d'une sœur la séduction d'une cousine, et l'escarpe de la ville, le rôdeur de barrières, qui égorge froidement le passant pour lui voler sa montre, le soulager de son escarcelle. »

Le roman de *Graziosa* se déroule presque en entier, en plein cœur de la Corse, dans le petit village de Solana, comptant une centaine de feux, et qui s'étend sur les bords du Golo, dans la vallée du Niolo. Pendant les longs mois de l'hiver, Solana est enseveli sous un épais linceul de neige ; mais à la belle saison, les chênes et les châtaigniers centenaires qui l'entourent de tous les côtés, lui donnent un aspect des plus féériques.

*Graziosa* vivait à Solana avec sa mère, la veuve Francesca, encore jeune, qui, depuis quinze ans de veuvage, ne cessait de pleurer son mari. Francesca aimait tendrement sa fille, et ne vivait que pour elle. Elle était fière de la beauté de *Graziosa*, de sa grâce, de son aimable caractère. Brune au teint pâle, aux formes sculpturales d'une statue antique, la jeune fille avait de grands yeux noirs qui reflétaient une nature ardente et passionnée. Son



cœur avait-il déjà parlé ? Elle seule eut pu le dire, car sa mère elle-même l'ignorait.

Un soir, Graziosa remplissait sa cruche à la fontaine du village ; elle était là, en extase, tel un merveilleux tableau de Greuze, lorsque l'arrivée d'un jeune homme la tira de sa douce rêverie. Marco, c'est ainsi qu'il se nommait, était de petite taille, malingre et de figure vulgaire. Vêtu comme un citadin, coiffé d'un chapeau de paille blanche au ruban de couleur criarde, il avait la poitrine barrée d'une immense chaîne de montre, et tenait dans ses mains une canne à pommeau d'argent. Tout, dans sa manière d'être, dénotait un personnage grotesque. Au collège de la ville voisine, où il avait passé ses jeunes années, il avait toujours brillé par sa paresse et son ignorance ; et plus tard, en accomplissant son service militaire, c'est à peine s'il avait pu obtenir les galons de caporal. Rentré au village après avoir quitté l'armée, il remplissait les fonctions de secrétaire de mairie, sous la direction de son père, ancien gendarme et maire. Séduit par la beauté de Graziosa, Marco lui faisait une cour assidue ; il n'ignorait pas qu'elle avait des biens au soleil, dont il n'eut pas été fâché d'être le maître.

Ce jour-là, Marco plus entreprenant que de coutume, avait demandé à Graziosa de devenir sa femme. Mais celle-ci qui n'avait que du dédain pour ce ridicule avorton, ne lui dissimula pas l'antipathie qu'elle éprouvait pour sa personne. Marco se retira dépité, non sans espoir d'avoir un jour raison de la résistance de la jeune fille. N'était-il pas irrésistible, lui, le beau Marco, qui s'habillait si bien, lui, le fils de monsieur le Maire.

Cependant les aveux de Marco avaient avivé les doux sentiments que Graziosa commençait à éprouver pour Angelo Grimaldi, un solide gars de vingt-trois ans, qui s'occupait de faire valoir les biens des deux femmes et veillait sur leurs troupeaux, en compagnie d'un jeune pâtre de quinze ans, son cousin, Matteo. Angelo avait pour ses maîtresses une affection sans bornes, et celles-ci, à leur tour, le traitaient comme un parent.

La beauté de Graziosa n'avait pas laissé ce robuste garçon indifférent ; mais il se savait trop pauvre pour ambitionner la main de la jeune fille, et était trop fier pour tenter une démarche qui lui paraissait pénible pour son amour propre. De son côté Graziosa était trop femme pour ne s'être pas aperçue des sentiments qu'elle avait inspirés au jeune paysan que, déjà, elle aimait de toute son âme ardente.

Après les démarches de Marco, elle voulut brusquer les choses, et franchement, sans détours, elle fit connaître à An-

gelo l'amour qu'elle lui avait voué et le désir de devenir sa femme.

Angelo, ému et surpris en présence de pareils aveux, résistait mollement aux sollicitations de la jeune fille qu'il ne croyait pas sincère ; puis, à la fin, comprenant qu'elle l'aimait réellement, il lui ouvrit tendrement son cœur ; et les deux beaux jeunes gens se donnèrent le premier baiser qui les liait à jamais l'un à l'autre.

Francesca ne s'opposa pas au choix de sa fille, car elle éprouvait à l'égard de celui que Graziosa avait accepté pour seigneur et maître, la plus grande sympathie.

Le bonheur allait donc entrer dans cette famille, lorsqu'un événement des plus tristes vint la plonger dans la douleur et le désespoir. Matteo, le jeune cousin d'Angelo, un orphelin, venait d'être lâchement tué d'un coup de stylet au cœur par Andréa, le neveu du maire, à la suite d'une discussion électorale. Ce meurtre d'un enfant de quinze ans avait soulevé une émotion profonde dans tout le village de Solana.

L'auteur décrit ici, une scène des plus impressionnantes, des mœurs corses. Le corps du malheureux orphelin, transporté, la nuit, à la lueur des flambeaux, dans la maison familiale, les imprécations de la vieille grand-mère Kilina, et du vieux grand père Peppo, puis l'exposition du corps de la victime sur un lit, dans la chambre mortuaire, les improvisations des femmes échevelées qui s'arrachent les cheveux et hurlent de douleur autour du mort, tout cela est raconté longuement et minutieusement.

Déjà le grand père a crié vendetta : son bras est malheureusement trop faible et il est lui-même trop âgé pour frapper le meurtrier : cet honneur revient à Angelo, son petit fils et le cousin germain de Matteo ; et le vieillard sait qu'il ne faillira pas à son devoir. Puis la vieille Kilina, en présence du mort, implacable, ordonne à son tour, à son petit-fils, de châtier le criminel assassin, de venger l'honneur de la famille outragée ; et lorsque Angélo, tombant à genoux devant la croix noire ; placée près de la couche funèbre, eut gravement prononcé le serment terrible que Kilina exigeait de lui, les yeux du mort, restés jusqu'à ce moment grands ouverts, se fermèrent subitement seuls, comme s'il était satisfait des promesses solennelles que son cousin venait de faire.

Désormais Angelo ne sera plus en repos tant qu'il n'aura pas obéi aux lois de l'honneur corse, tant qu'il n'aura pas tenu son fatal serment. C'est sur lui que repose la haine des parents, des amis de la victime ; c'est lui que le destin a désigné pour châtier le meurtrier. Rien ne pourra arrêter son bras vengeur, ni l'amour qu'il a voué à Graziosa, ni la dou-

leur de la jeune fille qu'il adore, ni ses nobles et affectueux conseils, de laisser la justice suivre son cours. Il restera inébranlable, aussi ferme que le granit de la montagne de son village. Une coutume ancestrale lui ordonne de donner la mort à celui qui a tué : il tuera. Et ainsi, il aura accompli son devoir et satisfait à la loi du talion qui malheureusement existe depuis si longtemps en Corse.

Mais Angelo ira plus loin encore, il fera preuve d'héroïsme et voudra briser son cœur en rendant à Graziosa sa parole ne voulant pas qu'elle soit la fiancée, la femme d'un bandit.

C'est alors qu'apparaît dans toute sa noblesse et sa beauté : l'âme de la jeune vierge corse. Puisque ses supplications et ses larmes n'ont pu attendrir celui qu'elle aime, puisqu'elle n'a pu le détourner de son criminel dessein, elle fera son devoir jusqu'au bout et restera la fiancée, la femme d'Angelo, jusqu'à la mort.

Suivant la vieille formule consacrée depuis des siècles « Garde toi, comme je me garde ». Angélo a prévenu Andrea qu'il ne lui ferait pas quartier. Les deux hommes se sont rencontrés en pleine campagne, non loin de Solana. Andrea assis à l'ombre d'un châtaigner, tournant le dos à son adversaire, aurait pu être tué sans que ce dernier courût aucun risque. Mais Angelo ne voulant pas le prendre en traître, fit du bruit pour éveiller son attention. Andrea tourna la tête, aperçut son ennemi, et d'un bond alla se cacher derrière l'arbre. Angelo lui cria de venir se mesurer avec lui en rase campagne ; il ne répondit pas, mais se contenta, pour le tromper, de mettre sa casquette au bout de son fusil, en lui faisant dépasser le tronc de l'arbre. Angelo ne se laissa pas prendre au piège, et au lieu de décharger son fusil fit feu de son pistolet, à deux reprises différentes. Alors Andréa le croyant désarmé, sortit de sa cachette. Les deux hommes se mirent en joue et simultanément tirèrent. Angelo ne fut pas atteint, mais Andréa tomba, la tête fracassée par deux balles. Justice était faite, Matteo vengé. Angélo se signa, murmura une prière et demanda pardon à Dieu.

Désormais le fiancé de Graziosa était au ban de la société. Une inexorable fatalité l'avait arraché aux joies de la famille, pour faire de lui un assassin, un bandit. C'est ainsi que débutent la plupart des bandits corses. Dès lors la vie du justicier ne fut plus qu'une suite d'aventures pénibles pour Angéto, douloureuses pour Graziosa qui souffrait de ses souffrances et redoutait tout pour son fiancé.

Angelo tua Marco qui avait lâchement tenté de désho-

norer et indignement calomnié Graziosa ; il arracha de sa poitrine la croix du lieutenant de gendarmerie Porcher qui avait été décoré à la suite d'un faux rapport où il signalait la destruction du bandit Grimaldi.

Il trouva enfin la mort en compagnie de sa fiancée ; ils furent frappés par des gendarmes en embuscade, la nuit, dans une grotte de la montagne du Rotondo. Toujours courageuse, la noble fille avait refusé d'abandonner celui qu'elle aimait, au moment où sa vie était en danger et s'était exposée courageusement aux décharges des Gendarmes, et mortellement atteinte, elle s'était écroulée à son tour sur le corps inanimé et pantelant d'Angélo qui, à la dernière minute, dans une voluptueuse étreinte, était enfin devenu son époux. avant d'exhaler son dernier soupir, elle avait demandé d'être ensevelie dans cette grotte avec celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer. Son vœu fut exaucé, et, devant son humble tombeau, le touriste se découvre et le pâtre se signe encore.

Telle fut la lamentable fin de cette triste histoire qui après avoir débuté par une gracieuse idylle, se termine par un sombre drame.

Le roman de Quilichus Albertini, écrit d'une plume alerte et élégante et d'une lecture agréable, est en vérité une incomparable peinture des mœurs de la Corse dont l'auteur est un des meilleurs enfants. Il a su comprendre le banditisme et le décrire avec la plus grande vérité. Si, comme la plupart de ses compatriotes, il réprouve cette horrible coutume qui n'a plus sa raison d'être dans notre siècle, il en explique les causes et proclame que les bandits corses n'ont pas perdu le sentiment de l'honneur et ne sauraient être comparés aux escarpes de nos grandes villes.

Les quelques lignes qui suivent, empreintes d'une grande poésie, montrent mieux que les plus beaux discours avec quel ardent amour l'auteur parle de sa petite patrie : « Dans l'écria bleue de la méditerranée s'enchasse sous le satin d'un couvercle magnifique... magie d'un ciel d'Orient... un saphir géant ciselé comme un cœur au sommet duquel un poignard s'enfonce jusqu'au manche, .. C'est la Corse ! »

Quelle capricieuse fée usa le pouvoir de sa baguette fantaisiste à réunir dans une urne de porphyre, tant de parfums différents, à entasser sur un même piédestal de marbre et de pierre, un chaos de végétations variées, où la fleur tropicale se confond avec celle des pôles, où l'arbuste des roches abruptes côtoie la délicatesse anémique des plantes de serre et de parterre !...

J. CARABIN.

---



## LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

**BENNET (J. H.) : La Corse et la Sardaigne. (1)****Un Docteur Anglais en Corse**

Francophile, maniant le français avec élégance, le Docteur James Henry Bennet a pu s'offrir le luxe d'écrire sur la Corse, en notre langue, un livre qu'on lit encore avec plaisir et non sans profit. N'allons cependant pas demander à « cet admirateur passionné de cette île, plus belle et plus souriante que la Suisse », ces envolées d'inspiration qui font le charme de tant d'autres ouvrages. Bennet n'est ni poète, ni artiste. Comme tout Anglais mis en face de la nature, il frémit d'aise à sa beauté, mais c'est surtout un homme de science, qui est allé en Corse, se livrer à des études de climatologie médicale. Et le savant qui s'est donné pour tâche de découvrir en l'île de beauté « de bonnes stations d'hiver, et des stations alpêtres pour l'été » nous a transmis, de son expérience, des conclusions qui, vieilles même de près d'un demi-siècle, ont de hautes raisons de survivre.

Parti de Gênes l'étincelante le 15 avril 1862, il a vu ce que nous avons vu, nous aussi et ce que verront nos petits-neveux : une Corse française dans l'âme, mais jalouse de son particularisme, des restes de vendetta et des fonctionnaires continentaux mécontents et soupirant après Paris ; il a, comme nous, admiré Monte-Cristo au passage, l'île de rêve, le mirage charmant, qui venait d'échapper, — le savait-on ? — à un propriétaire anglais, nouveau Robinson Crusoe. Il a pris contact avec le sol corse à Bastia, et de suite il a commencé ses recherches.

Je lui sais gré de n'avoir pas méconnu cette ville douce et laborieuse, si souvent décriée bêtement par ceux qui font la Corse au pas gymnastique. Comme aggrégat humain, elle est supérieure à Ajaccio, mais ce n'est pas une station d'hiver ; « Je ne doute pas, cependant, dit Bennet, que des personnes qui ne seraient pas très malades, qui voudraient seulement échapper aux brumes du Nord, et qui ne craindraient pas quelques jours de vent du Nord-Est (il a oublié ce bon libeccio), y passeraient très agréablement l'hiver, à l'aide des relations sociales aimables et des ressources d'une petite capitale (ce qui est absolument vrai). »

Après avoir constaté qu'en Corse les suites d'opérations chirurgicales n'offraient pas les mêmes dangers qu'à Paris

(1) Voir Catalogue de *La Revue*, col. J. (6 fr. 50).

et dans les grandes villes, il reconnaît à Orezza « la source ferrugineuse acidulée, très remarquable par la grande quantité d'acide carbonique libre et de fer qu'elle contient, bien supérieure aux sources de Schwalbach, Spa et Pyrmont, espèce d'eau de Seitz ferrugineuse, précieuse pour tout ce qui est anémie et chlorose, toutes les maladies et tous les états morbides pour lesquels le fer est indiqué ». Les altérations graves du sang, les engorgements chroniques de la rate qui accompagnent et suivent les fièvre d'accès cèdent, comme par enchantement, à l'eau d'Orezza prise sur place, en « ce pays enchanteur » où « même les gens du Nord pourraient passer avec avantage les premiers mois de l'été, mai et juin. »

Frappé de la belle tenue des grandes routes, mais dégoûté de l'incurie hygiénique d'Ajaccio, Sartène et Corté (qu'eût-il pensé des cours intérieures bastiaises ?), il découvre à la Foce un endroit ravissant, tout propice à une station de montagne, « séjour enchanteur, à l'abri des fièvres, au beau centre de toutes les grandeurs, de toutes les majestés de la nature ». Et il ajoute dans son enthousiasme : « Les Corses eux-mêmes y viendraient une fois qu'ils en auraient appris le chemin. Deux ou trois mois passés à l'ombre de la forêt primitive, au milieu de cette végétation du Nord, respirant l'air pur et frais de la montagne, leur donneraient une nouvelle vie ». Et pourquoi ne visiterait-on pas la Corse en chariot, en « caravan » comme disent les Anglais de nos jours. Avril ou mai dans la forêt vierge seraient délicieux. « On coucherait dans ou sous le chariot ». Pourquoi pas ?

Comme il fallait s'y attendre de la consciencieuse observation du savant, Bennet reconnaît à Ajaccio la station d'hiver exceptionnelle, l'une des plus charmantes petites villes de France (à cette époque, 14.000 âmes). Très réaliste, pas le moins du monde « bourreur de crânes », le docteur anglais, qui connaît sa Méditerranée dans tous les coins, nous avertit qu'il n'y a pas un seul endroit, sur la mer intérieure, où il ne fasse plus ou moins d'hiver, et rien n'est plus justement observé. Quoiqu'il en soit, le climat d'Ajaccio est doux, radieux, agréable, avec des phases de froid, de vent et de pluie, et, comme il est un peu plus humide que celui de la Riviera ou de l'Afrique, il convient bien à l'asthme nerveux, à la bronchite avec emphysème pulmonaire, à la névralgie idio-pathique.

Notre aimable docteur a également apprécié les eaux thermales sulfo-salines iodurées de Guagno ; il a vu en avril Santa Lucia di Tallano « vrai Paradis terrestre » ; il a mis vingt quatre heures en diligence de Bonifacio à Bastia ; et il a

rendu le verdict habituel, immuable : « la Corse, la plus belle île de la Méditerranée, un des plus beaux pays que j'aie jamais parcourus », non sans recommander pour la visiter, le printemps, du 1<sup>er</sup> avril au 1<sup>er</sup> juin.

Mais n'oublions pas, Corses ou corsisants, ses conseils d'ami. Développons, assainissons, construisons. S'il est vrai, et je le crois pour ma part sincèrement, que le tourisme doit constituer une des richesses de l'île, parce qu'elle est si belle et parce que les Corses sont si délicieusement, si noblement hospitaliers, il faut que nous battions les concurrents suisses, africains, égyptiens, italiens, d'autres encore sur leur propre terrain. Il faut voir grand et faire grand. Car si le jeune touriste enthousiaste peut se contenter à la rigueur d'un logis quelconque, et si le poète trouve son compte à quelques mots échangés le soir sous une lampe fumeuse, près de deux bûches d'olivier qui se consomment, le valétudinaire ou le rentier malade ont besoin de plus solides réconforts. C'est pourquoi l'axiome de Bennet reste bon, même de nos jours où de grands progrès ont été accomplis, à méditer, en Corse aussi bien que sur le continent français : « Pour que les malades, les invalides du Nord, restent volontiers dans un pays du midi quelconque pendant six mois, il faut qu'ils y trouvent les aises de la vie ; il faut même qu'ils y trouvent un peu du luxe auquel ils sont accoutumés, car ils appartiennent, presque tous, aux classes sociales qui ont du bien-être chez eux. »

Paul CHAUVET.

## ETUDES ETHNOGRAPHIQUES

### Survivances linguistiques en Corse : (suite)

*Vanga, Vangone, Vangarone, Varangone*

✱

Falcucci (1) donne *Vanga* et « *Vangaronu* ». Le premier est selon lui « commun », c'est-à-dire répandu dans toute l'île, le second restreint au Sartenais. Signification : « forra, ravin ». Imprécation : « Chi ti manghjina li corbi (o li jàcari) in un Vangaronu. »

La citation de « *Vanga* » par Falcucci a échappé à Salvioni, qui lui le donne comme hypothétique encore ! « Vi manderei insieme (2) *Vangaronu* forra, presupponente per avventura \* *Vanga* = \* *Lavanga* valanga (cf. irp. *lavanga*, *lavina*, sic. *lavanca* dirupo ecc), Roman. Etymol. Wörter buch 4807. » Loin d'être « commun » *Vanga* manque à deux arrondissements : Bastia et Calvi ; sur environ 130 « *Vanga* » que le Plan du Terrier donne pour toute la Corse, plus de cent

(1) *Vocabolario* s. v.

(2) c'est-à-dire avec « védrina, bel riflesso di lavatrina, distoltona il la — perché sentito articolo. » Voir Carlo Salvioni, Note di Dialettologia Corsa. 286 Pavia (1916).

sont restreints au canton de Ghisoni. *Vangone* se rencontre environ cent fois dans le Terrier.

« *Varangone* » que Salvioni n'a pas connu, suppose un *Varanga* = *Valanga* (it. *valanga* = avalanche), duquel *Vanga* serait dérivé par contraction; *Vangone* est augmentatif de *Vanga*.

Les vocables : irp. *lavanga* = lavina, et sic. *lavanca* = dirupo sont représentés par des noms de lieu de la Feuille Benevento (*Lavanghe* et *Masseria Lavanghe* ainsi que par *Lavanche* : F. Etna).

*Lavanche*, F. Caltanisetta *Masseria Lavanche*, F. Palermo.

Les ressources bibliographiques me faisant défaut pour le moment, je ne peux remonter plus haut dans les origines de *Vanga*.. etc, vocables certainement très anciens. Je ne puis que mentionner que le nom de lieu *Wangan* est fréquent dans la Suisse allemande ainsi que dans l'Allemagne méridionale ; et que « *avalanche* » est parmi les mots des Alpes considérés comme préceltiques (1).

*Vanga* = bêche, que seul l'auteur latin Palladius de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, mentionne, se trouvera sans doute être apparenté aux vocables dont traite le présent article.

#### ARRONDISSEMENT DE BASTIA :

Néant.

#### ARRONDISSEMENT DE CALVI :

Speloncato : « Au lieu de *Vangone* nous avons *Varangone* ravin ».

#### ARRONDISSEMENT DE CORTE :

Vezzani : « *Vangone*, le bas-fond de la vallée, à l'ombre ; généralement il y a de l'eau aussi ».

Lugo-di-Nazza : « *Vanga*, ravin où coule un cours d'eau, plus important qu'un petit ruisseau, *Vangone* désigne une vallée arrosée par trois ou quatre ruisseaux formant un grand ravin, assez vaste et bien plus ouvert que le *Tragone* ou *Tracone*, bien raviné, passage très étroit et escarpé, en enfoncement. »

Vivarico : « *Vanga*. vallon, *Vangone*, vallon plus grand. »

Ghisonaccia : « *Vanga*, ruisseau ; *Vangone*, vallée. »

---

(1) Voici ce que l'on lit à ce propos dans A. Dauzat, *la géographie linguistique*, Paris 1922, p. 162 : « M. Jud a remarqué que les patois actuels des Alpes ont conservé un nombre considérable de mots qui ne sont ni latins ni celtiques, mais se rattachent indubitablement au langage parlé dans cette région avant l'arrivée des Celtes (qui nes'établirent que sur les rebords des Alpes) et la conquête romaine. Ce sont en général des termes qui désignent des plantes ou des choses propres à la haute montagne, spécialement aux Alpes, et dont le latin ne pouvait offrir l'équivalent comme le mélèze, l'avalanche, la luge, etc : ces mots ne peuvent être indigènes que dans une région très restreinte... ce n'est qu'en fixant avec précision leur aire actuelle qu'on pourra savoir un jour à quelle langue prélatine on doit les rattacher ».



Ghisoni : « La *Vanga* est un petit ravin : un filet d'eau y court ordinairement de novembre à fin mai ; il est à sec le reste de l'année. »

Un *Vangone* est un vallon de plus grande étendue que la *Vanga*. Le *Varangone* est un ensemble de plusieurs *Vanghe*, d'aspect plus sauvage et très broussailleux.

*Vangonain*, « habitant du vangone. »

Muracciole : « *Vanga*, *Vangone* indiquant une certaine étendue de terrain dans un vallonnement, en pente douce, et aussi gorge et ravin. C'est *Vangone* qui a le sens précis de tournant (d'une gorge) très marqué. *Vanga*, une étendue de terrain en pente, par extension le double vallonnement au fond duquel coule un ruisseau ; étendue variable ; caché au regard du voyageur par un accident de terrain : *si scopre un'altra vanga*, on découvre une autre vallée, une autre horizon. »

#### ARRONDISSEMENT D'AJACCIO :

Vico : « Nous avons dans notre dialecte les termes *Vangu*, petit vallon ; *Vangone*, vallon. »

Pastricciola et Poggiolo (canton) : « *Vangone*, *Vangarone* signifient le bas-fond de deux vallées profondes, abrité, à terre humide, très grasse et fertile en pâturages, et traversé par un *Tracone*. »

Salice : « *Vangone*, endroit peu ensoleillé, encaissé au fond de la vallée — *Tracone*, à peu près comme *Vangone*, moins encaissé pourtant. »

Bocognano : « Les mots *Vanga*, *Vangoni*, *Varangoni* sont employés dans le parler bocognais. »

*Vanga* un creux, un sillon naturel, bien marqué entre deux collines.

*Vangone*, terme augmentatif de *Vanga* ; il désigne un vallon plus large, et dominé par des crêtes plus élevées,

Un *Varangoni* est une gorge, encaissée, profonde, peu praticable, au fond accidenté et ayant une forte pente. Le *Varangoni* est souvent boisé, obstrué de ronces, d'arbrisseaux, de lianes ; il a toujours peu d'étendue ».

Ucciani : « *Vangone* signifie vallon étroit et marécageux (de fango boue ?) et non pas un ravin ; il peut être cultivé dans le bas-fond et ses flancs sont boisés ».

Bastelica : « *Vangone*, vallon avec ou sans eau ».

Ocana : « *Vangone*, terrain encaissé dans deux élévations de terrain. *Varangone*, vallon, terrain raviné par les eaux ».

Canton de Zicavo : « *Vangone*, ravin ou petite vallée encaissée entre deux collines, généralement avec un ruisseau. »

Zevaco : « *Vangone*, profonde vallée ».

Guitera : « *Vangu*, *Vangonu*, désignent chez nous un petit vallon resserré, étroit et assez profond ».

Quasquara : « *Vangone* veut dire grande vallée, profonde, fortement encaissée par des hauteurs plus ou moins grandes ».

Cognocoli : « *Vangone* veut dire l'endroit où coule le ruisseau, lorsque les deux versants ont une pente très forte ».

Forciolo : « Un *Vangone* veut dire chez nous une vallée encaissée par des collines ».

Sainte Marie Siché : « *Vangu*, *Vangone*, *Varangone* signifient ravin en général, ou une profonde dépression du sol où coule un ruisseau : »

Alata : « *Vangone*, petite vallée encaissée, généralement avec de l'eau : »

Alata : « un *Vangone* est une sorte de petite combe naturelle, une petite vallée minuscule, et comme largeur et comme longueur ».

#### ARRONDISSEMENT DE SARTÈNE.

Casalabriva : « *Vangone*, *Vanga* : petite vallée resserrée affectant parfois la forme de gorge »

Sollacaro : « *Vanga* propriété sise dans le territoire de Sollacaro et ainsi nommée, parce qu'elle est encaissée, resserrée entre deux mamelons ou sans doute parce qu'elle a la forme d'une bêche (!). Il faut remarquer cependant que l'idée principale se retrouve dans les deux acceptions ; en effet avec la bêche, on fouille, on creuse, on ravine le sol. *Vangone*, vallon. »

Petreto Bicchisano : « *Vangonu*, ravin, petite dépression, petit vallon. Nous avons, avant d'arriver à Bicchisano, venant d'Ajaccio, une *Fontana di a Vanga* ainsi dénommée parce que, paraît-il, elle se trouve dans le *Vangonu*. *Varangonu* : mot plus fort que *Vangonu*, plus encaissé, la dépression est plus prononcée. »

Aullène : « *Vangone*, ravin »

San Gavino-di-Carbinì « *Vangone* signifie ravin ou plutôt une vallée boisée où s'écoulent généralement des eaux torrentielles. »

Sainte Lucie de Tallano : « *Vangone* est seul usité chez nous ; il signifie exactement vallon (petite vallée). En somme dans notre palois il désigne le bas fond où coule un ruisseau, une *cadina*. »

Zonza : « *Vangone* vallon qui descend à pic ayant la montagne à droite et à gauche. *Vangerone* plus profond que *Vangone*, plus raviné, plus dangereux ».

Solenzara : « *Vanga*, les deux versants d'un petit ruisseau, *Vangone*, les deux versants d'un grand ruisseau. »

C. I. FORSYTH MAJOR.

(à suivre)

## OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

**GASTELLI (C).** *Una Colonia Ascolana in Corsica.*III<sup>e</sup> PARTIE (*fin*).

Restent maintenant à analyser et à discuter les sept dernières pages formant le III<sup>e</sup> chapitre qui est la conclusion de la brochure de G. Castelli. Si aucune nouvelle preuve n'y est apportée en faveur de sa thèse dans la description qu'il fait du village d'Asco et de ses environs, par contre, nous y relèverons des choses très intéressantes confirmant notre exposé.

Comme la Corse et Asco partant lui sont inconnus, il puisera, écrit-il, dans Valéry, de St-Germain et Corbetta, trois auteurs qui sont d'un mutisme carpéien à l'endroit d'Asco. Aussi se hâte-t-il de recourir au D<sup>r</sup> Mattei et à Casanova.

Aux Annales du D<sup>r</sup> il emprunte une citation qu'il interpole sérieusement pour les besoins de la cause qu'il a voulu défendre. Voici :

C'est là (à Asco) que les locaux ont cherché leur dernier refuge ;  
« c'est là que doivent se trouver les Corses les plus anciens ou tout  
« au moins qui se sont laissés le moins influencer par les Etrangers. »

Texte exact du D<sup>r</sup> Mattéi (Annales p. 180, 11<sup>e</sup> Année, n<sup>o</sup> 24 :

« C'est là que se trouvent les insulaires de la vieille race et ceux  
« parmi les Etrangers, venus d'Italie, qui se sont conservés les plus  
« purs des influences étrangères. »

(Citation interpolée de Castelli, page 28).

Est discrédité sans plus le tripatouilleur de textes qui pousse l'audace jusque-là. Passons à Casanova.

Il convient d'avouer tout de suite, que celui-ci a vraiment mis en pratique, en narrant Asco et ce qui le concerne, le conseil de Boileau :

« Soyez riche et pompeux dans vos descriptions ! »

Tout en pouvant répondre comme J.-J. Rousseau :

« Je ne vous ai jamais promis de l'exactitude ! »

Et de vrai, il localise le village sur les pentes des Monts Cinto, Traunato et Capobianco qui s'étagent sur la rive droite de l'Asco ; alors que de fait il est placé, sur la rive gauche, accroché aux flancs du Mt Padro. Il fait construire aux abeilles leurs rayons dans les troncs des pins-laricios. Or il est incontestable que oncques apiculteur n'a cueilli essaim dans les creux résineux de nos conifères. Il place à Asco, des prénoms qui n'y furent jamais connus : des Tarquini, des Fabi, des Colonna, des Nasica, affirmant audacieusement et fausement qu'à Ascoli Piceno se trouvent des homonymes correspondants. Enfin, soit qu'il se pipe, selon le mot de Montaigne, soit qu'il donne inconsciemment dans un formidable panneau, il lâche une perle de vérité historique à recueillir précieusement. Lisez :

« Non loin de l'Asco actuel, écrit-il, on voit encore les ruines de l'Eglise de Saint-Angelo, du village Calvi et du Castellacio, vieille forteresse, près de laquelle s'élevait l'Asco *plus ancien* qu'elle protégeait fortement ».

Donc, dans cette vallée, il y a eu deux Asco.

Or, d'après le contexte de Casanova, il appert que Pierre della Scala ne serait le fondateur que de l'Asco moderne, puisque notre auteur emploie pour qualifier l'autre, « l'Asco *piu antica* » un comparatif d'antériorité très bien marquée. D'où il suit que cette préexistence d'un Asco, plus ancien que celui qu'aurait fondé en raccourcissant Ascoli, le pseudo-Capitaine légendaire de Piceno, confirme très bien notre thèse et infirme, anéantit l'autre. C'est manifeste.

Et voilà comment « par quelque endroit fourbe se laisse prendre » et pourquoi aussi nous nous croyons autorisé à jeter à la figure de ces faussaires de textes historiques, le célèbre mot de l'auteur de vérité quand il surprit en flagrant délit de forfaiture le serviteur infidèle « De ore tuo te judico ! ». Tu es jugé d'après tes aveux !

Néanmoins certaines constatations ethnographiques, marquées au coin de la plus exacte et constante observation, se retrouvent aussi vraies de nos jours, qu'elles le furent du temps de Casanova. Ainsi :

Que le miel d'Asco soit excellent, sans aller jusqu'à prétendre, comme lui, qu'il soit le meilleur du monde ;

Que l'air soit pur et balsamique et que les eaux de la vallée soient exceptionnellement surfinies ;

Que la longévité soit un fait indéniable et que les Vendette y soient inconnues ;

Que les mœurs soient très sévères et qu'on y pratique une hospitalité plus qu'Ecossaïse ;

Que la langue dantesque y soit parlée presque aussi pure qu'en Toscane par les descendants du Savio d'Asco et du Padr'Asco, d'impérissable mémoire ;

Et nous ne pouvons pas tout citer..... Très bien et d'accord ; car il n'y a pas lieu d'y contredire.

Seulement nous refusons carrément, cranement de nous associer au désir, qu'il exprime, in fine, page 34.

A savoir que la Corse ne soit ni Italienne, ni Française mais qu'elle forme plutôt un état italique indépendant, fût-ce comme il dit, pour « parachever la grande œuvre de Pascal Paoli. » C'est un peu confus, n'est-ce pas ?

Et bien, nous affirmons hautement et patriotiquement que ce vœu-là, sous forme de conclusion de la fameuse brochure de Castelli, nous le repoussons de toute l'énergie de notre âme et de notre cœur, auxquels se tiennent fortement chevillées des idées d'ardent attachement à notre mère Patrie : notre chère France !...

Abbé TROJANI, ancien conseiller général de la Corse.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Imprimerie de l'Indicateur de la Corse.

N° 15